

- Mon colonel, le capitaine Levret désire vous parler. Il assure que c'est pour une affaire de la plus haute importance.
- Faites-le entrer. Et Dinan ! Oh, Dinan !... Apportez-moi un verre de menthe glacée. Cette chaleur est décidemment insupportable !

Malgré l'épaisseur des murs de la Casbah¹ de Sfax, il devait faire au moins trente degrés dans le bureau du colonel Pressi de Glast, commandant du 4^{ème} régiment de Spahis. Transpirant à grosses gouttes, son képi sous le bras, le capitaine Levret semblait affolé. Les joues enflammées, l'œil éperdu, il hésitait à parler.

- Eh bien, que se passe-t-il donc monsieur Levret ?
- Mon colonel, je...je... un... un drame horrible ! On vient de... de trouver le sergent Dunard, le, la ... assassiné !
- Quoi ? Comment ? Ventre Dieu ! Où ça ?
- Dans Borj Ennar, mon colonel, poignardé !

- Borj Ennar ? Vous voulez dire dans le quartier réservé ?

¹ Citadelle militaire puis par extension toute la vieille ville arabe.

— Hélas, oui mon colonel.

Meurtres dans la Casbah

Roman de Christian Attard

Chapitre 1

L'agitation était grande à Borj Ennar, ce vieux quartier protégé par les ancestraux remparts de la ville arabe. Les ruelles de la Médina, d'ordinaire déjà fort encombrées, grouillaient de curieux alertés par le bouche-à-oreille. « Barra, barra² ! Belek, belek³ ! ». Essoufflé et transpirant, le commissaire Grima avançait péniblement, tentant de se frayer un chemin parmi la multitude de gamins qui le bousculaient, de porteurs qui lui hurlaient de s'écarter et de commères, voilées ou pas, qui commentaient déjà l'extraordinaire événement. Par deux fois, il avait trébuché manquant s'étaler dans la fange des caniveaux nauséabonds. S'arrêtant par instants pour s'éponger le front de son grand mouchoir blanc, il finit enfin par arriver devant une grande porte verte que gardait un jeune spahi noir. C'était un des trois lieux de perdition de la ville : *La Brasserie africaine*. Le commissaire avait toujours apprécié l'allégorie... Les deux autres lupanars arboraient des enseignes plus classiques : *Le Chabanais* et *Le Chat noir*.

De taille moyenne et bien trop accommodant, Grima eut le plus grand mal à écarter à nouveau les badauds emplissant la courte venelle et à se frayer un chemin jusqu'au seuil. Le bruit des conversations rendait toute tentative de présentation difficile. Le spahi dans un français approximatif, finit par saluer de son sabre Grima qui avait dû exhiber sa carte tricolore et lui expliquer en arabe qui il était. Passé le cerbère, il toqua enfin à la lourde porte. On

² Dégage.

³ Attention.

entendit manœuvrer loquets et clefs et la gardienne, une grosse matrone à l'air revêche, le prit par le bras pour le faire entrer. Nouveaux palabres en arabe toujours, mais la vieille qui le reconnaissait, fit moins de cérémonies. En la suivant, le commissaire pénétra dans un long couloir carrelé dont les relents de pisse et de mauvaise sauce à l'oignon se transformèrent en effluves de parfum capiteux à mesure qu'ils avançaient. Enfin, ils débouchèrent tant bien que mal sur un patio lumineux. Là, mère maquerelle, filles en petites tenues, le khôl dégoulinant sur des visages empourprés, piaillaient comme poules en basse-cour. Grima aperçut dans un coin l'inspecteur Legoff tentant de faire reculer toutes ces dames en portant de la voix. A grands mouvements de chapeau, il lui fit signe d'approcher.

— Commissaire, commissaire, venez, venez. C'est par ici !

A l'énoncé de sa fonction, le silence se fit et tous les regards se tournèrent vers lui. Sous le coup de la chaleur, Grima fut sur le point de défaillir en entrant dans l'étuve d'un des petits salons. Là s'étalait de tout son long le corps exsangue d'un homme d'une quarantaine d'années. Il ne manqua pas de faire immédiatement deux fois le signe de croix. Le premier pour se préserver du mauvais œil, le second pour l'âme du malheureux. Puis alla fermer la porte au nez de ces dames qui s'agglutinaient au seuil du lieu du crime.

Le bougre gisait dans une mare de sang dont l'odeur âcre et ferreuse soulevait le cœur. Une large tache rouge avait imbibé le devant de sa chemise de coton, en son plein milieu était fiché un poignard au manche vert. Le pauvre Grima fit la grimace alors que Legoff, grand et costaud se fendit d'un sourire en coin. Lui qui avait sacrifié au cochon dans sa plus tendre jeunesse quimpéroise n'était absolument pas impressionné par la boucherie. Le teint aussi terreux que celui du

cadavre, le commissaire maintenait son mouchoir parfumé sous ses narines, tentant de retenir un haut-le-cœur. Legoff lui remit la pièce d'identité militaire du défunt qu'il saisit du bout des doigts comme si elle transmettait la mort elle-même. Sergent Paul, Jean, André Dunard, né le 3 août 1890 à Castelsarrasin (Tarn-et-Garonne).

- On a touché à rien ?
- Vous plaisantez commissaire ! On a touché à tout au contraire ! Depuis la djerbienne avec qui il a joué à la bête à deux dos jusqu'au chaouch qui a essayé de le tirer par les godasses pour le virer sur le trottoir. Heureusement que la tenancière l'a arrêté !

Les yeux vitreux du mort semblaient maintenant fixer Grima.

- Brave femme ! dit Grima en tentant de sourire.
- J'ai pris quelques clichés en l'état. On ne sait jamais ...

Une lubie de jeunesse ! Legoff photographiait. Il développait aussi dans un petit laboratoire personnel. Grima se demandait encore ce qu'il pouvait bien faire de toutes ces photos sans le moindre intérêt. Une sorte de fétichisme sans doute...

Quant à la tenancière, il la connaissait, bien sûr. Attention, que l'on ne se méprenne pas ! Il était bon chrétien. Français, certes mais originaire de Malte où jamais personne n'a plaisanté à propos de mœurs ou de religion. Grima avait été, il y a bien longtemps, enfant de chœur sous Spiridone Polomeni. Avec ce prêtre imposant et sévère, il fallait filer droit ! Messe tous les dimanches, communions, confessions, contritions et autres actions de grâce et de pénitence. Avant l'école laïque française, sa petite enfance avait été tout aussi pieusement formée par les sœurs de la congrégation de Saint Joseph

de l'Apparition. Ainsi, toute son existence, à ce jour portée vers sa soixantième année, avait-elle été encadrée par l'enseignement et les rites de sa très sainte seconde mère, l'Église catholique.

Bien sûr, tous les boutonneux de Sfax avaient fantasmé sur Borj Ennar et certains y avaient laissé leurs étrennes en même temps que leur virginité. Son pauvre père, aujourd'hui au Paradis des Justes, lui aurait certainement fait tâter de son ceinturon s'il avait osé ne serait-ce qu'évoquer le lieu à la maison.

Gina Spina, la « mère » de toutes ses braves jeunes filles ne fréquentait pas à confesse et cela valait mieux pour la santé cardiaque du nouveau curé Descroix, en titre en cette année 1930 à compter de la naissance du Sauveur. Mais le commissaire avait croisé la maquerelle bien des fois pour d'autres petites confessions plus savoureuses. Le petit commerce bien en chaires, lui aussi, de Gina et de Calvo, son grand fainéant de mari ne répondant pas toujours à toutes les normes éducatives de la ville, cela avait souvent été du « donnant/des noms ». Et des noms, elle en connaissait beaucoup la Spina qui lui étaient passés entre les oreilles. Replète, mutine, fumant ses éternelles *Bastos* à l'odeur infecte, elle était restée malgré une quarantaine bien sonnée assez belle fille. Brune, opulente, le visage clair, le sein généreux et l'œil vif, certains la comparaient à Raquel Meller, l'actrice et chanteuse espagnole en vogue, mais en plus redondante. Les mauvaises langues sfaxiennes qui ne manquaient jamais d'humour prétendaient qu'avec la Spina, « on avait Meller mais pas la chanson ! ». Il s'occuperait d'elle un peu plus tard...

Sfax, la grande métropole du sud était travailleuse et paisible et, en dehors de quelques algarades de spahis avinés, quelques légères histoires de mœurs et autres menus larcins dans les souks, il ne s'y passait quasiment jamais rien. Sa dernière affaire « de poids »

remontait à quinze jours et il s'agissait du vol de deux dromadaires ! Alors vous vous imaginez un meurtre et dans un bordel en plus ! Car le bougre n'avait quand même pas eu l'idée saugrenue de venir se suicider d'un coup de poignard en plein cœur dans la maison la plus sordide de la médina !

S'il ne le montrait pas, continuant de s'éponger et tournant comme une mouche autour de son cadavre, Grima cogitait à toute vitesse. Ses réflexions fusaient et s'entrecroisaient tellement vite qu'il lui aurait fallu un agent à la circulation mentale pour éviter leur carambolage. Il demanda à Legoff où était la chambre d'où sortait la victime et alla y faire un tour. La pièce, petite ne présentait qu'un lit défait et sale. Une table de toilette jouxtait un lavabo qui goutait, imprimant la traînée rouillée de son eau saumâtre sur un émail coquille d'œuf à la propreté tout aussi douteuse que celle du sol. Un gros cafard arpentait en équilibriste un tuyau de cuivre noirci de poussière. Il se hâta de ressortir de cet antre à fornication, le mouchoir toujours sur le nez.

- Et le spahi à l'entrée ?
- C'est moi qui l'ai réquisitionné dans la rue pour stopper le flot des badauds, la gardienne n'y suffisait plus.
- Vous avez bien fait.

Que s'était-il passé ?

Et d'abord, savoir qui était la fille et ce que fricotait ce Dunard en dehors de Borj Ennar.

Éviter le scandale ?... Trop tard ! Toute la ville devait être au courant ou le serait à l'heure de l'apéritif. On ne parlerait que de cela de La Régence, le café grand standing, au plus petit troquet à dockers du port.

— Il ne l'a pas raté, en plein cœur ! Remarque Legoff.

Et les spahis ? Étonnant que leur commandant n'ait pas rappliqué... et à bride abattue encore ! Trop tard pour lui aussi. Grima sourit en s'imaginant la tête de ce grand échalas vernis qu'était Pressi lorsqu'il avait dû apprendre la nouvelle. Il devait certainement tourner en rond comme un cheval au manège ne sachant pas comment contenir ce qui commençait à s'épandre. Impossible pour qui que ce soit au campement de pointer son nez ici. Trop risqué. Cela lui laissait au moins un peu de répit du côté des militaires.

— On ne le voit pas mais il est couché sur un autre poignard qui lui a perforé un rein ! Poursuivait Legoff.

Tunis allait certainement réagir aussi. Un tel crime dans le Protectorat ferait très mauvais effet. Il allait falloir jouer serré s'il ne voulait pas se retrouver le plus vieux gardien des ruines de l'amphithéâtre romain d'El Djem ! A cette dernière pensée, Grima se dit qu'au fond, toutes ces réactions prévisibles ne l'angoissaient pas spécialement. Puis, il finit par sortir de la pièce en poussant devant lui son adjoint :

- Hein ? quoi ? Quel rein ?
- Son rein droit. Et l'assassin y a laissé un autre poignard quasiment le même !
- André, vous allez me consigner en chambre tout ce beau monde. Cela ne les changera pas beaucoup d'ailleurs ! Et vous allez aussi me chercher Gina et le docteur Standorf, s'il vous plait.

Legoff eut un mal fou à se faire entendre mais, petit à petit, le calme revint et le patio se vida. Il put enfin sortir pour donner l'ordre à une des filles d'aller quérir le docteur à son cabinet.

La larme à l'œil, Gina qui venait quand même de se donner un petit coup de jouvence artificielle autant qu'un verre de boukha derrière le collier, finit par rejoindre Grima. Terrassé par la chaleur, lui qui sortait si rarement dans l'après-midi, le commissaire tentait vainement de s'éventer de son canotier tout en se collant le plus possible à l'ombre fine de la courette. Mon Dieu que tout cela était pénible !

- Vous m'avez faite demander ? S'enquit, faussement naïve, la patronne comme si rien ne s'était passé d'extraordinaire. Faudrait voir à pas trop traîner pour débarrasser, c'est que j'ai un commerce à tenir propre, moi ! C'est pas bon pour les affaires tout ce ramdam !
- Ma chère Gina, si tu me parles sur ce ton, on va avoir du mal à s'entendre et cela m'ennuierait de devoir te conduire à travers toute la ville jusqu'à la Municipalité. Tu n'as pourtant rien d'une Lady Godiva ! Lui répondit le commissaire tout en gardant son bon sourire et en la ramenant vers l'ombre.

Joseph Grima vit très vite que son petit bluff avait porté ses fruits. Non pas que Gina sut qui pouvait bien être cette Lady au nom si lubrique mais la perspective d'être traînée au commissariat lui semblait de très mauvais augure. La discussion pouvait donc repartir sur de meilleures bases.

- Je veux tout savoir. Avec quelle fille, il était ? S'il a « consommé ». Qui étaient tes autres clients du moment ?

Combien de fois ce lascar venait te rendre visite et avec qui ?

- Je ne peux pas répondre à tout, commissaire mais je sais qu’il fréquentait peu, une fois à la quinzaine, pas d’avantage. A l’hygiène quoi ! On ne l’avait plus vu depuis longtemps et là, il est revenu. Mais il était plus le même, il picolait pas mal ! Une peine de cœur qu’il disait aux filles.
- Il avait des préférences ? Il était avec qui là ?
- Là, il était avec la Samia. Mais il demandait les plus jeunes et les plus fraîches comme tous les autres, pardi ! Ah, si vous savez, commissaire, c’est dur de contenter son monde. Le petit personnel finira par manquer, je vous le dis et on devra aller chercher à l’étranger si ça continue...

Grima ne releva pas ses jérémiades surréalistes et continua.

- Et cette Samia, elle n’a rien vu ?
- C’est à dire, commissaire, qu’une fois qu’elle lui a fait son affaire. Elle l’a laissé partir. C’est la consigne. On ne raccompagne pas ici. Il faut remettre de l’ordre dans les chambres, changer les draps, laver... Je tiens une maison qui se respecte.

Grima ne releva pas non plus ces autres remarques ménagères et poursuivit.

- Et la fille qui était avec l’assassin ? Elle l’a bien vu, elle, non ?
- Anna ? Oh la pauvre, il lui a fait trop peur. Il l’a balancée contre le mur avec l’ordre de ne pas regarder.
- Et elle n’a pas hurlé, pas appelé à l’aide ?

- Il lui a dit que si elle bougeait une lèvre, il lui coupait le cou ! Alors elle est restée par terre toute tremblante. Là, elle est comme qui dirait, traumatisée quoi. Elle ne parle plus, elle pleure !
- Je la verrai plus tard ? Et toi, tu as bien vu l’homme avec qui elle est partie ?
- C’est la première fois qu’il venait, je ne l’ai jamais vu ici. Il a demandé une jeunette lui aussi et comme Anna était disponible, ils sont partis en chambre.
- Comment était-il ?
- Bronzé, costaud, mal habillé avec un pantalon de toile et une vieille chemise militaire beige et il avait un petit accent italien. Vous pensez que j’ai reconnu ! Environ quarante ans, pas aimable. Et sur la madone de Trapani, je ne peux rien dire de plus !

Elle avait lourdement insisté sur le « peux ». Et ce « Je ne peux rien dire de plus » voulait beaucoup dire aux oreilles du commissaire. Il comprit que Gina ne dirait, en effet, plus rien par peur de quelques représailles réelles ou imaginaires. Il l’observa un temps en silence puis la laissa partir.

Il lui restait à tenter au moins de questionner la petite qui avait dû subir les assauts du spahi, cette Samia et sa compagne d’infortune Anna. Mais il se ravisa et supputa que si la mère maquereille n’avait pas parlé, il y avait fort peu de chances que ses gagneuses parlent davantage. Aussi se garda-t-il, pour l’instant, de faire appeler les deux jeunes femmes. Il aurait de toute manière le temps de les interroger plus au calme. Quant à Calvo, inutile de le déranger, il ne passait par la caisse que pour se remplir les poches avant d’aller jouer aux cartes ou à l’hippodrome ce que les malheureuses gagnaient au turbin.

En tout cas le criminel semblait avoir drôlement bien préparé son coup, repéré son heure, le moment où il y avait le moins de mouvement dans la maison, le jour où le sergent était susceptible de venir...

Mais pourquoi ces deux poignards abandonnés ? C'est la première fois qu'il entendait une histoire pareille !

Il lui restait encore quelques minutes avant l'arrivée du docteur qu'il comptait mettre à profit en examinant le cadavre et son environnement.

De retour dans le petit salon, il constata aux traces sanglantes sur le carrelage que le corps avait bien été tiré sur un petit mètre cinquante tout au plus. Cela avait eu pour effet d'écartier perpendiculairement ses deux bras. Toujours à cause du sang abondamment répandu au sol, il en conclut que c'était bien dans cette pièce que l'atroce assassinat avait eu lieu. Mais il ne pouvait trouver l'indice de la moindre bagarre. Tous les meubles étaient, semble-t-il, restés en place. Le cadavre gisant sur le dos, Grima supposa que l'assassin avait du agir avec une extrême rapidité et par derrière, surprenant ainsi un costaud qui avait dû autrefois, en voir des vertes et des moins mûres. Dans tous les cas, le meurtrier ne devait pas être un novice en la matière et sûrement pas une mauviette non plus. Le malheureux avait donc la tête orientée vers la pièce d'où il sortait. L'endroit n'offrant aucune cache possible à l'assassin, il en déduisit aussi que ce dernier devait effectivement attendre dans l'autre chambre donnant sur le salon. Mais, la victime avait aussi reçu ce coup de poignard en plein cœur. Avant ? Après ? Et c'était tout ce que la scène de ce crime semblait pouvoir lui divulguer pour l'instant.

Puis, il alla visiter la chambre d'où sortait l'assassin. Elle était en tous points semblable à celle qu'il venait d'explorer. Il n'y trouva rien d'anormal, ne releva aucun indice qu'aurait pu laisser le criminel. Enfin, il se ravisa rapidement et fit appeler Legoff occupé dans la ruelle à faire dégager les badauds dans l'attente du médecin et des brancardiers de la morgue.

- Legoff, vous allez immédiatement rentrer au bureau et appeler la Gendarmerie pour leur demander d'établir des barrages routiers aux entrées de la ville. Vous allez également appeler mes collègues des gouvernorats et villes voisines pour leur signaler le meurtre et un probable assassin de sexe masculin, environ quarante ans, bronzé, taille moyenne, d'origine italienne, vêtu à l'européenne. La Gina vous dira ce qu'elle sait à son propos. Individu dangereux dont je ne peux rien dire de plus pour l'instant. Indiquez leur que le suspect peut encore avoir sa chemise tâchée du sang de sa victime, qu'ils ouvrent l'œil. Faites aussi surveiller gare, port et petit chenal et demandez à Dejean de tout lâcher pour vous épauler.

Il savait pertinemment que ces mesures n'étaient qu'illusoire car l'assassin pouvait fort bien se cacher quelque part dans l'immense labyrinthe de la Médina. Et sans description précise... Mais un coup de chance pouvait après tout se produire et il se devait d'agir ainsi pour donner au moins l'impression à ses supérieurs de Tunis qu'il n'était pas resté les bras croisés et avait pris les premières mesures indispensables. Sfax étant une ville côtière et un actif port de fret, il était impossible d'en surveiller toutes les entrées et sorties. Il ne disposait de toute façon que de trop peu d'hommes mais cela valait la peine d'essayer.

Une question encore le tracassait : pourquoi l'assassin avait-il agi ici ? Il lui aurait sûrement été plus facile de faire son coup à l'abri des

regards dans un coin des souks. Mais peut-être alors, Dunard l'aurait-il vu venir et ce serait défendu...

Le docteur Standorf finit par arriver et il n'était guère plus présentable que le commissaire. Le veston sous le bras, le col de la chemise largement dégagé de sa cravate, il transpirait comme une éponge sortant du bain. Les deux hommes se connaissaient bien et ils se saluèrent chaleureusement. Après avoir rapidement examiné un cadavre qui ne nécessitait aucunement de sortir son attirail médical, il en conclut avec logique que l'homme était mort ... doublement poignardé ! Le coup fatal étant le dernier, celui porté en plein cœur.

— Certes, docteur, certes ! Mais puis-je en savoir un peu plus sur la victime ?

Le médecin fit une sorte de moue qui semblait indiquer qu'il était impossible d'en dire d'avantage.

- Puis-je vous demander de l'examiner plus avant, précisa pour la forme le commissaire qui savait parfaitement que le médecin finissait pour se donner une contenance face à un spectacle qui le révoltait tout autant que lui.
- Si vous voulez faire pratiquer une autopsie, je ne suis plus compétent. Je ne peux que me borner aux premières constatations. Pour en savoir plus, faites appel au médecin légiste. Dans ce cas, faites livrer aussi beaucoup, beaucoup de glace à la morgue de l'hôpital militaire !
- Bien ! Merci, docteur. Vous ferez parvenir votre fiche d'honoraires à mon secrétariat. Répondit Grima en lâchant un soupir.

Il n'avait plus grand chose à faire sur place, il laisserait la corvée d'interroger le voisinage à Legoff qui, de toute façon, ne s'en sortirait pas. Il savait très bien que personne ici ne se confierait à un breton !

Restait maintenant à affronter le plus dur : appeler Tunis, relater au plus près les faits et aller rendre une petite visite au colonel du 4^{ème} régiment de spahis. Cela serait pénible, difficile même mais beaucoup moins que d'affronter le feu roulant des questions de Carmela, son épouse, en rentrant ce soir chez lui, rue Boucher.

Chapitre 2

- Inconcevable, Inouï, je vous demande au nom de la morale et de l'ordre supérieur de la Nation d'étouffer cette affaire au plus vite.

Grima regardait avec calme et étonnement cet homme désagréable. Comment pouvait-il encore s'imaginer qu'il serait possible d'étouffer quoique ce soit !

- Mon colonel, je crains qu'il ne soit trop tard, toute la ville ne parle plus que de cela ! Et demain, ce sera à la une de la *Dépêche Sfaxienne*. Non, il nous faut au contraire arrêter l'assassin au plus vite et faire taire ainsi toutes interprétations oiseuses.

Long comme un jour sans pain, impeccablement sanglé dans son uniforme, le visage angulé administré par un nez d'empereur romain, le colonel Pressi de Glast semblait avoir été conçu autour d'un manche à balai ! Depuis l'annonce du meurtre, il ne cessait de projeter mentalement, toutes les conséquences que ce sordide fait divers aurait sur sa carrière ... Puis sur la réputation du 4^{ème}.

Pouvait-il ? Devait-il lâcher des informations sur un salopard comme ce Dunard et à un semi-moricco comme ce Grima ?... Mais Bon Dieu, comment la France acceptait-elle de tels fonctionnaires dans ses rangs ? Depuis les décrets autorisant la nationalisation de

n'importe qui, l'ouverture de la fonction publique à des zèbres d'origine incertaine, les administrations françaises grouillaient de métèques. Signe d'une décadence prochaine.

- Le sergent Dunard ne fut pas toujours sergent, commissaire. Il eut rang de capitaine. C'était malheureusement une forte tête et un coureur de jupons patenté. C'était un homme tout autant apprécié que craint et il ne s'est pas fait que des amis, aussi bien dans qu'en dehors du régiment.
- A-t-il eu affaire à la Justice ? Et sentant une réticence à parler de la part de son interlocuteur qui s'était encore raidi : De toute manière, nous le serons très vite.
- A la justice civile, il ne m'appartient pas de vous répondre. Elle n'est pas de mon ressort ! Quant à la justice militaire, oui. Il y a eu affaire et à deux reprises. La première fois en 20 pour un geste fortement déplacé envers un supérieur, suivi d'une rixe qui l'ont conduit à être rétrogradé et changé d'affectation. La seconde, il y a deux ans, ici même.
- Pour ??
- Pour ... Pour des ventes illicites de biens militaires.
- Fichtre ! Et cette fois, de quoi a-t-il écopé ?
- Il ne fut que vertement semoncé. Notre enquête interne révélant que plusieurs personnalités influentes de la ville avaient participé à ce trafic de chevaux à la réforme, nous n'avions pas volonté à ébruiter l'affaire.
- En effet, je n'en ai rien su, compliments ! Je vois, je vois... un sacré coco ! Cela ne va pas faciliter notre tâche. Vous comprendrez mon colonel que dans ces conditions, j'aimerais jeter un coup d'œil sur ce dernier dossier comme d'ailleurs sur l'ensemble du dossier militaire de monsieur Dunard.
- Je les ferai mettre à votre disposition après les obsèques. Encore une fois, je vous demande de faire taire au plus vite

désinformations et médisances. Il en va de l'honneur du 4^{ème}.
Vous pouvez disposer !

- Une dernière chose avant de « disposer », répondit Grima avec un large sourire. Comment se fait-il que monsieur Dunard fréquentait un tel lieu et en pleine journée ?
- Chacun dispose de son existence et de ses permissions comme il l'entend. C'est une caserne militaire ici pas un couvent !
- Et qui avait pouvoir de lui accorder cette permission ?
- Son supérieur direct !
- Qui est ... ?
- Le capitaine Sainte-Croix.
- Merci, mon colonel. Je repasserai après les obsèques pour prendre connaissance de son dossier militaire et rencontrer le capitaine.

En sortant de la Casbah, Grima était perdu dans ses pensées. Il ne faudrait sûrement pas compter sur la collaboration des spahis. Bien au contraire, il savait qu'ils mettraient tout leur poids sur la balance pour stopper toutes ses investigations de peur de nouveaux scandales. La partie serait décidément serrée. Soudain, une charrette à bras percuta le poitrail du vieux cheval d'une calèche maltaise. Sur le coup de la surprise et de la douleur, l'animal se dressa sur ses pattes arrière et menaça de s'abattre sur le commissaire. Brusquement sorti de ses supputations, Grima se saisit des deux pattes avant de l'animal et d'une poussée de rein dégagea et le cheval et la charrette. Cet accès de force et de rage le stupéfia comme il stupéfia tous les passants qui avaient assisté à la scène. Le cocher voulut le remettre à son tour à sa place car après tout, il semblait bien que la distraction de Grima fut à l'origine de l'accident mais ce dernier lui répondit en maltais avec une telle autorité et une telle hargne que tout le monde se le tint pour dit.

— Bon sang ! J'ai failli finir comme Pierre Curie et mon enquête, à peine commencée, se serait vite achevée ! Pensa-t-il.

Agacé par l'incident, étonné d'avoir ainsi perdu son calme et déversé une telle hargne, il prit ensuite la rue Tissot et s'arrêta cinq minutes chez Bussutil pour reprendre tranquillement ses esprits et y manger des spatizzi, petits feuilletés croustillants farcis de ricotta. L'anisette serait pour plus tard, il lui restait encore beaucoup à faire et il lui fallait garder les idées claires. Son ex-compatriote Giuseppe Bussutil l'accueillit comme toujours, à bras ouverts. Bien sûr, il ne manqua pas de l'interroger sur « l'Affaire » et surtout de lui donner son avis. On disait déjà en ville que Dunard était un homme à femmes et qu'il avait dû séduire la fille d'un arabe. Grima haussa les épaules, engouffra ses deux spatizzi, se lava les mains à l'eau courante d'un petit lavabo, les essuya sur une serviette commune qui pendait à un clou et ressortit.

En passant devant l'église-cathédrale Saint-Pierre et Saint-Paul, il se dit qu'une petite prière à saint Antoine de Padoue ne serait pas du luxe et entra. La fraîcheur relative de la nef, les odeurs d'encens et de cire lui firent du bien. Il avança lentement vers la statue de plâtre du saint sous l'œil interrogateur de quatre petites vieilles et de deux sœurs de Saint-Joseph-de-l'Apparition. Puis s'agenouilla aux pieds du franciscain souriant qui avait la réputation de retrouver les objets égarés. La fameuse formule incantatoire prononcée avec humilité et légèrement modifiée pour l'occasion, il se signa deux fois, mit quelques pièces en aluminium dans le tronc et passa à Notre Dame de Trapani que vénéraient siciliens, maltais et même arabes qui l'appelaient « Sidna Miriam ». Deux saints valaient mieux qu'un et il

n'osa, à cause de la présence des bigotes, aller aussi demander l'aide de saint Augustin d'Hippone, un presque voisin.

Il ressortit enfin rasséréiné pour se diriger vers la Municipalité qui hébergeait ses bureaux. En empruntant le trottoir à l'ombre du boulevard de France, il accéléra son pas et prit un air soucieux pour ne pas avoir à répondre à tous les emmerdeurs et curieux qui ne manqueraient pas, soit de lui demander son avis, soit surtout de lui donner le leur.

Le temps de retrouver Legoff qui l'informa que le corps était bien à la morgue, que le légiste descendrait de Tunis le lendemain en fin de matinée et que le premier interrogatoire de voisinage n'avait rien donné et il repartait enfin chez lui.

Grima avait emménagé l'année précédente dans l'immeuble Damato qui faisait angle entre la rue Henry Boucher et la rue Mattéi. Son bel appartement était au dernier étage et ses balcons donnaient sur un petit square et sur l'Hôtel des oliviers, le plus bel établissement de la ville. Les Damato étaient, tout comme lui, d'origine maltaise et s'étaient installés à Sfax au milieu du XIX^e siècle, bien avant que les français ne prennent la ville par les armes en 1881. Dès qu'il avait su que l'immeuble était en construction, Grima était allé voir Joseph Damato qui en avait dessiné les plans et lui avait demandé de leur réserver un grand appartement. Le couple put ainsi quitter le quartier populaire de Picville où ils étaient bien plus mal logés.

S'il y avait bien une chose que Joseph aimait à Sfax, c'était de pénétrer en fin d'après-midi dans le long couloir de cet immeuble qui débouchait sur une petite cour à ciel ouvert. Il gravissait alors lentement un grand escalier protégé par une superbe rampe de fer

forgé. Au fur et à mesure de son ascension venaient à lui les odeurs d'un couscous aux légumes au rez-de-chaussée chez les Gargouri, de côtelettes de mouton grillées au thym et au basilic chez les Enkri, de poissons frits à l'huile d'olive accompagnés de poivrons et de tomates grillées chez les Calafatis. Grecs, juifs, arabes, maltais et maintenant français vivaient en paix les uns près des autres se partageant toutes les cuisines du bassin méditerranéen.

Comme il s'y attendait, Carmela le guettait de pied ferme sur le palier même. Cette belle maltaise car les maltais de Sfax et d'ailleurs ne se mariaient qu'entre eux, avait, contrairement à lui, toujours refusé de demander la nationalité française. Elle ne manquait d'ailleurs pas de le railler gentiment en l'appelant « mon cher petit français » ! Malte étant sous domination anglaise depuis 1800, elle cultivait ce paradoxe de se dire britannique face à son époux français et multipliait à ce propos les occasions de plaisanter. Encore belle pour ses cinquante ans, elle avait forcé très légèrement ce qui ne manquait pas de lui donner un charme épanoui aux yeux de Joseph. Le couple, marié depuis vingt huit ans déjà, n'avait malheureusement jamais pu avoir d'enfant ce qui n'avait en rien affecté leur entente. Carmela élégante, fine et excellente cuisinière avait enchanté ces belles années de vie commune sans l'ombre d'un nuage. A l'exception d'une jalousie tenace, elle ne pesait en rien sur la vie de son bon Joseph. Il est vrai qu'elle n'avait jamais cessé de voir en son époux le bel homme qu'elle avait épousé par une radieuse journée de 1902. Joseph était pourtant de taille moyenne. Les cheveux grisonnants aux seules tempes car le haut de son crane s'était dégarni au fil des ans, il arborait une belle moustache droite. Son visage qui dégagait un air d'intelligence et de bonté lui valait très vite toutes les sympathies. Il confessait cependant quelques petits kilos en trop qui n'étaient pas uniquement dus à la savoureuse cuisine de Carmela mais à des grignotages incessants que la ville de Sfax et ses mille tentations gourmandes savaient susciter tout au long du jour. Mais,

cachés par un gilet sous sa veste, dès que la température sfaxienne lui autorisait cette coquetterie, il portait beau.

- C'est terrible ! S'exclama-t-elle dès qu'elle le vit. Tu dois être épuisé. Va vite te laver les mains, je t'ai préparé une petite Torta tal-laham.

Cette tourte, la préférée de Joseph, demandait, si on voulait la réussir, une grande habileté. La plupart des gens s'imaginent que la cuisine consiste à pratiquer étape après étape une série d'opérations prédéfinies. Ce serait faire fi du tour de main du cuisinier, voir même de son état d'esprit, de son degré de nervosité ou de calme. Si tel n'était pas le cas tout le monde pourrait réussir une simple mayonnaise. Or en cuisine, Carmela était imbattable, d'une sûreté de main et d'un calme olympien, il était rare qu'elle rate quoi que ce soit.

Aussi, Joseph ne se le fit pas dire deux fois. Les spatizzi de Bussutil avait tout juste atténué sa faim. Il se versa un franc verre de Bordj-Cédria et commença à ouvrir de sa fourchette la pâte craquante et chaude. Le délicieux fumet enchantait ses narines, le bœuf et le porc hachés, longuement mitonnés dans une sauce tomate au vin, ravirent ses papilles. Du coin de l'œil, il observait malicieusement Carmela tout en se demandant quand elle rentrerait enfin dans le vif du sujet. Et ce n'est qu'en lui resservant un seconde part de tourte qu'elle attaqua :

- Tu sais ce qu'on dit de lui ?
- Non ? Tu veux parler de la victime, le sergent Dunard ?
- Bien sûr de qui alors ? De l'oncle Salvo ?
- Bon alors qu'est-ce qu'on dit de lui que je ne sais pas déjà ?
- Qu'il couchait avec la fille du colonel des spahis !

Joseph posa sa fourchette, regarda sa femme et se mit à rire.

- Non mais Carmela, comment le sais-tu ?
- Je le sais, c'est tout !
- Ah, tu ne vas pas t'y mettre toi aussi ! Et tu crois que c'est le colonel déguisé en mouquère qui est venu venger l'honneur de sa fille un poignard dans chaque main ?
- Le colonel peut-être pas mais un de ses hommes pourquoi pas ?
- Écoute Carmela, en deux petites heures, j'avais déjà de quoi soupçonner la moitié de la ville. C'était trop pour un seul homme. Si tu y rajoutes tout le régiment des spahis plus le colonel autant que je rende mon tablier tout de suite !

Le repas se poursuivit sans d'autres allusions au crime, chacun se le tenant pour dit.

Parfaitement repu mais toujours soucieux, Joseph allait sacrifier à son habitude d'aller fumer un dernier cigarillo au frais, sur la terrasse de l'immeuble et il commença à monter le petit escalier qui menait aux buanderies lorsque soudain, il se ravisa.

- Bon sang, Carmela avec tout ça, j'allais oublier Yassine ! Tu as la soupe ?
- Bien sûr, attends deux minutes que je la fasse réchauffer.
- N'oublie pas la petite cuillère d'harissa !

Tenant la soupe de légumes fumante dans son gros bol, Joseph descendit prudemment l'escalier et tira la lourde porte d'entrée de l'immeuble pour se trouver face à un vieillard hirsute. Yassine qui

l'attendait, patiemment appuyé sur un vulgaire bâton de bois, sourit de toute l'absence de ses dents et le salua en arabe en lui souhaitant une bonne soirée. Joseph lui retourna son bonsoir et lui tendit le bol ainsi qu'une petite miche de bon pain italien. Avec précaution, le mendiant sortit de dessous ses hardes une boîte de métal cabossée dans laquelle il transvasa soigneusement le précieux liquide et remercia son bienfaiteur en le recommandant lui et son épouse à la miséricorde d'Allah. Puis, il s'assit sur les marches de la porte d'entrée de l'immeuble et commença à tremper son pain et à laper sa soupe à l'aide d'une vieille cuillère en bois d'olivier.

Joseph échangea avec lui quelques phrases toujours en arabe, opina deux ou trois fois du chef et le laissa à son pauvre dîner pour remonter rendre le bol vide à son épouse.

Puis il put enfin, malgré la lourdeur des événements de la journée, savourer en philosophe son petit plaisir du soir et allumer son fin cigare callois⁴ Teuma sur la terrasse au ciment chaud et odorant. Il leva les yeux en suivant une de ses volutes de fumée monter vers la voute céleste qui commençait à se darder de minuscules points lumineux. Il faisait maintenant délicieusement bon. Une brise légère, chargée des senteurs marines du port tout proche, caressait son visage. Il regarda alors vers la médina. Il ne se lassait jamais du spectacle de la ville à ses pieds. Devant lui, des amoureux se baladaient dans le tout nouveau square Paul Bourde, fraîchement planté de faux-poivriers et de lauriers et aux harmonieuses maçonneries basses blanchies à la chaux. Plus haut, il pouvait surveiller la fière Municipalité, nom donné à l'Hôtel de ville, orgueil de tout sfaxien qui se respecte, superbe bâtiment d'architecture néo-mauresque à la haute tour minaret à horloges. C'était encore un maltais du nom de Pace qui l'avait construite, sous la direction de

⁴ Fabriqué à La Calle (El Kala) Algérie.

monsieur Guy, un architecte français, il est vrai. Joseph était là quand s'élevèrent les premiers échafaudages où grimpaient comme des singes de jeunes maçons italiens bruns, dépenaillés et braillards.

De plus loin, arrivaient à ses oreilles les bruits de la ville européenne, mélangés à ceux de l'antique cité, les mugissements des cargos de phosphate en partance, les piailllements des moineaux qu'un claquement brusque de volet avait réveillés de leur torpeur naissante, les crissemments amoureux des grillons.

Il fit un léger quart de tour sur sa droite pour regarder plus bas le chaouch devant l'Hôtel des oliviers. Il fumait lui aussi une cigarette qu'il écrasa rapidement pour aller au devant d'une calèche tout en ôtant respectueusement son fès. Deux hommes en descendirent, sûrement des représentants de commerce comme la ville, en pleine expansion, en attirait tant ces derniers temps.

Un autre quart de tour et il pouvait par la perspective de la rue Mattei apercevoir les quais Mougeot et les bâtiments de la douane éclairés par intermittence par le phare qui allait gagner sa bataille quotidienne contre le jour agonisant à l'horizon. Tout semblait si calme.

Alors Grima revit le macchabé aux bras écartés. Il savait que demain toute la ville ne parlerait que du sergent Dunard et du commissaire Grima et qu'il lui faudrait affronter le feu roulant des questions du contrôleur civil, du caïd-gouverneur et de bien d'autres dignitaires encore.

Tous voudraient, tout comme lui, voir l'assassin déjà guillotiné. Il songea alors à tous ces nouveaux détectives de littérature qu'il aimait tant retrouver devant sa cabine de bain, sur la plage Wirriot. Cette pensée lui amena le sourire aux lèvres. Que feraient tous ces braves gens à Sfax ? Parlaient-ils seulement comme lui le français, l'anglais, l'arabe, le maltais et l'italien ? Ils auraient sûrement piètre figure tous ces enquêteurs policés dans les souks de Sfax !

C'était sans même évoquer ses collègues de chair et d'os. En février, le commissaire central de Tunis avait demandé, sans autres explications, sa remise à la disposition du Gouvernement. Il n'était pas là depuis plus d'une année et devait en toute logique remplacer son supérieur dont le départ à la retraite était imminent. Il s'est dit que l'homme ne supportait plus le pays...

A cette dernière pensée, il eut, cette fois, un sourire ironique, écrasa son cigare du pied, respira à pleins poumons l'air aux mille parfums de cette ville qu'il aimait tant et alla se coucher auprès de Carmela.

Au même instant, Henri Legoff se demandait comment ils allaient pouvoir se débrouiller, Grima et lui, pour ne pas laisser leurs plumes dans cette horrible histoire. C'était très très mauvais pour son avancement. A vingt sept ans, il pensait pouvoir acquérir calmement la fonction de commissaire, par la voie hiérarchique, sans remous, à l'estime. C'était râpé !

Impossible de faire des étincelles à Sfax où toutes les communautés se ligueraient pour bloquer « le francaoui » dans son ascension. Il l'avait encore constaté cette fin d'après-midi en observant le mutisme poli mais ferme des habitants de Borj Ennar. Sur le pas de la porte de son petit immeuble, il finit sa cigarette et en conclut qu'il n'avait pas d'autre choix que de laisser faire son supérieur en tâchant de s'impliquer le moins possible. Faire des vagues n'était bon nulle part, pas même à Sfax.

Et après tout, peut-être pouvait-on espérer que le soufflet finirait par retomber. Il y avait très peu de chance, en effet, de retrouver l'assassin. Certes aujourd'hui et demain, tout le monde allait s'exciter autour du meurtre mais dans quelques temps la ville replongerait dans sa torpeur habituelle. Ce n'était donc qu'une question de patience et il pouvait faire confiance à la nonchalance proverbiale de son supérieur.

Mais au-delà de tout cela, ce qui préoccupait le plus Legoff était qu'il sentait s'éloigner ses congés payés plus vite que le train de Tunis. Longuement planifiés, ses vacances, prévues pour le mois d'août suivant, seraient sûrement reportées si le coupable n'était pas arrêté. Et là, c'était une véritable catastrophe ! La perspective de passer le mois le plus étouffant de l'année dans le four qu'était devenu Sfax l'affolait. Il avait réservé longtemps à l'avance sa place sur un paquebot de la Compagnie de navigation mixte au départ de Tunis et il était sûr qu'il la perdrait et avec elle tout espoir de revoir cet été sa fraîche Bretagne natale. Le malheur est que l'année dernière non plus, il n'avait pas quitté la Tunisie. Cumulant ses mois de congés, il espérait tout prendre d'un seul coup cette année. Non pas un mois entier mais presque deux !

Il devait être un peu plus de minuit quand on toqua à la porte des Grima. Comme le Platon Karataev de « *Guerre et paix* », Joseph s'endormait comme une pierre et se levait comme un petit pain frais. Aussi n'entendit-il absolument rien mais Carmela qui avait l'oreille d'une souris cohabitant avec un chat, se redressa dans le lit et secoua son mari par l'épaule.

- Joseph, Joseph ! On frappe à la porte.
- Hein, quoi ? Mais quelle heure est-il ?

- Lève-toi et vas voir. C'est sûrement important. Peut-être Legoff ?
- Legoff n'oserait pas me déranger. Il aurait téléphoné d'abord.

Dans sa belle robe de chambre de flanelle couleur lie de vin à motifs de plumettes blanches, hirsute et mal réveillé, Joseph ouvrit enfin. Il tomba nez à nez avec une gamine qui ne devait pas avoir plus de dix sept ans. La pauvrete avait l'air complètement effrayé.

- C'est madame Spina qui m'envoie, elle m'a dit qu'y a que vous pour me protéger.
- Tu es Samia ?
- Non, Anna.
- Entre, entre ! Ne reste pas là.

Ce n'était pas la peine de faire un dessin à Joseph, il avait parfaitement compris. La petite était la fille qui avait partagé l'attente de l'assassin. Sûrement celle qui pouvait le mieux le décrire. Et ils avaient tous pris peur à Borj Ennar. Mais bon Dieu, qu'elle était jeune ! Il aurait des comptes à régler avec les Spina. Comment avait-elle échappé aux contrôles sanitaires et visites du service central d'hygiène et de salubrité ?

- Qui c'est ? lança de leur chambre une Carmela apeurée.
- Carmela, viens ! Lève-toi, je vais avoir besoin de toi.

A Carmela non plus, il ne fut pas nécessaire de faire un dessin. Joseph lui expliqua rapidement la situation et son épouse fit passer son cœur avant sa raison. Grima questionna Anna pour lui demander si elle croyait avoir été suivie mais elle lui répondit qu'elle s'était emmitouflée dans son châle et que personne ne pouvait la reconnaître avec juste son œil dehors, comme une mouquère.

Il était impossible de laisser la pauvrete à la rue et après tout, elle serait sûrement plus en sécurité ici, où personne ne viendrait la chercher. Il y eut un conciliabule discret entre les époux et :

- Écoute petite, nous avons une chambre d'amis, tu peux t'y reposer. Ici, tu ne risqueras rien. En journée, tu aideras ma femme. Mais il te faudra être très très discrète.
On te fera passer pour notre nouvelle bonne et tu feras comme tu peux jusqu'à ce que cette sale histoire se tasse. D'ici là, tu ne retournes pas à la *Brasserie*, tu ne sors pas d'ici et tu ne parles à personne en dehors de Carmela et moi. Tu as compris ?
- Oui, monsieur le commissaire, je ferai tout ce que vous dites.
- C'est bien ! Allons ! Allons tous nous coucher à présent.

Chapitre 3

Comme il s'y attendait, la matinée fut rude. Grima dut affronter au téléphone ses supérieurs de Tunis et plus particulièrement le commissaire divisionnaire de la sûreté chargé des mœurs que l'affaire intéressait au plus haut point car elle confortait ses visées politiques hautement répressives. Les milieux de la prostitution mobilisaient beaucoup les ardeurs politiques ces derniers temps et il était question de toujours plus contrôler et encadrer des pratiques encore trop libres. Le divisionnaire intarissable sur la question, lui expliqua que l'avenir était pourtant aux maisons closes et non à la prostitution sauvage et qu'en conséquence, il ne fallait pas diaboliser des établissements que l'on pouvait plus aisément avoir sous contrôle. De nombreuses mères de famille, des jeunettes désargentées ou des bourgeoises esseulées se livrant au trottoir sans restriction et sans hygiène menaçaient constamment de contaminer époux et compagnons. Grima se fichait éperdument de tout cela, il n'était concentré que sur un meurtre et il eut le plus grand mal du monde à dissuader le divisionnaire de prendre le train pour Sfax pour, soi-disant, enquêter à ses côtés.

Il dû aussi recevoir le procureur de la République délégué auprès du tribunal de Sousse pour lui expliquer l'affaire et où ils en étaient. Puis il fit de même auprès du vice-président de la Municipalité, du caïd gouverneur et enfin du contrôleur civil, Pierre Terrébol. Ce dernier, homme franc, intelligent et intègre avait acquis l'estime de toute la population de la ville. Parlant parfaitement l'arabe littéraire et ordinaire, il n'avait eu de cesse que d'unir les communautés. Terrébol tenait Grima en haute estime. Ce que la population de Sfax savait moins, c'est à quel point les deux hommes s'étaient investis

dans la lutte sanitaire qui avait permis à la métropole de ne pas succomber au fléau de la peste l'année passée. Rendant visite aux malades deux fois par semaine, Terrébol avait même contracté la terrible maladie et fort heureusement en avait été complètement guéri. Autant dire qu'un homme de cette trempe était un appui certain pour Grima, contrairement à beaucoup de ses confrères prétentieux et hautains.

Cependant tous ne manquèrent pas de lui rappeler à quel point le 4^{ème} spahi était un sujet extrêmement sensible. Depuis que le régiment avait été formé en 1886 et établi à Sfax en 1921, il était devenu partie prenante de la vie de la grande cité du Sahel. Pas une fête, une cavalcade ne se faisaient sans la participation sympathique des spahis et de leur fanfare. Les grandes rencontres hippiques, chaque année, sur le champ de courses, étaient devenues un spectacle hautement prisé par tous les sfaxiens. Des cavaliers arabes émérites rivalisaient d'audace avec les meilleurs militaires aux sauts d'obstacles ou aux tirs en course. Les gradés du régiment avaient leur appartement ou leur chambre en ville, les hommes du rang animaient les bars et les commerces et la présence quasi permanente des soldats rassurait une population européenne toujours dans la crainte de quelque révolte indigène.

Grima ne put qu'acquiescer et promettre à tous que tout serait fait pour arrêter au plus vite l'assassin du sergent Dunard.

Mais intérieurement, il pestait car toutes ces démarches étaient totalement improductives pour l'avancée de son enquête. A midi, lorsqu'il repassa au commissariat, Legoff l'avisa que rien n'avait bougé à l'exception du légiste qui venait de pratiquer l'autopsie du cadavre et lui enverrait son rapport au plus vite. Quant aux obsèques du sergent, compte-tenu des fortes chaleurs de ce mois de juillet et de

son absence de tous liens familiaux, elles avaient été fixées par le colonel de Glast au lendemain matin à 10 heures. Enfin, il ne savait pas si cela avait une quelconque importance, mais on avait vu beaucoup plus de spahis qu'à l'ordinaire traîner en ville arabe. Par principe, il fit le tour de son service, alla s'informer auprès du jeune inspecteur Dejean des autres affaires courantes. Ce dernier l'informa que, fort heureusement, Sfax restait très calme.

Mais, c'est soucieux que Grima finit par rejoindre, à pas lents, son domicile pour y déjeuner avec son épouse comme il avait plaisir à le faire presque quotidiennement. Il eut la surprise d'y trouver son plus jeune frère Mario, en grande discussion avec Carmela et Anna ! A son arrivée, Mario visiblement gêné, les laissa pour aller retrouver leur mère qui vivait un peu plus loin dans l'appartement familial donnant sur le petit chenal.

Joseph l'accompagna jusqu'à la porte de l'immeuble tout en le sondant pour savoir ce qu'il pensait d'Anna. Il fut très vite rassuré, Carmela avait joué le jeu. Son frère n'était au courant de rien. Mais décidément, les choses avaient sérieusement tendance à se compliquer ces derniers temps ! Heureusement Carmela lui confirma que c'était la seule visite qu'ils avaient reçue en cette matinée.

Pour une fois et c'était rare, Joseph ne prit aucun plaisir à son repas. Son café avalé, il alla rejoindre à la cuisine sa femme et Anna qui finissaient de faire la vaisselle. Il demanda à Carmela de le suivre au salon et l'interrogea à voix basse sur l'état d'esprit de la jeune femme.

- Elle est morte de peur ! Je me demande comment cette malheureuse aurait fait toute seule dans la ville arabe. Dès que tu es parti, elle n'a pas arrêté de regarder par les fenêtres. Heureusement, je l'ai employée au ménage pour la distraire un peu.

- Et mon frère, que voulait-il ?
- Au départ, j'ai cru que c'était pour nous porter les makrouds que ta mère a préparés pour toi. Mais j'ai vite compris qu'il venait aux nouvelles.
- Tu ne lui as rien dit à propos d'Anna au moins ?
- Non, juste que c'était notre nouvelle bonne !

Joseph dodelina de la tête, il savait que sa vieille mère n'aurait de toute façon pas pu résister bien longtemps, curieuse comme elle l'était. Finalement ce n'était pas plus mal que ce soit Mario qui ait fait le déplacement. Il laissa sa femme au séjour, il était temps maintenant d'avoir une petite conversation avec la belle Anna.

- Tu es nouvelle à Sfax, je ne t'avais jamais vue auparavant ?
- Oui, monsieur, répondit-elle en baissant la tête.
- Pourquoi fais-tu cela, petite ?
- Je n'ai rien d'autre. J'étais dans la rue après la mort de mes parents et M. Calvo m'a recueillie. Sans son aide, je serai morte de faim.
- Tu parles d'une aide ! Quel âge as-tu ?
- Dix huit ans depuis deux mois.
- Encore mineure, donc. Quel est ton nom ?
- Corelli. Anna Corelli. Mes parents étaient siciliens de Monastir.

Joseph savait que cette petite ville côtière abritait la plus sordide misère du pays. Peut-être était-elle fille d'un maçon ou d'un pêcheur de sardines disparu en mer, orpheline ou encore achetée pour prix de quelques dettes ou d'un retour en Italie. Allez savoir...

- Petite, je sais que tu as peur, j'ai attendu que tu te remettes un peu. Mais le meilleur moyen de retrouver la paix est que tu me dises tout ce que tu sais. Capisce⁵ ?

Elle fit oui de la tête et Grima pensa : pauvre gosse. Elle finit de sécher l'assiette qu'elle avait entre les mains, la posa avec précaution et regarda le commissaire de ses grands yeux verts.

- Le type qui a tué l'autre, c'est moi qui étais avec. Mais il a voulu rien faire, juste, il regardait par la porte qui entrait et qui partait.
- Comment était-il ? Décris le moi ?
- Grand, fort avec un pantalon de toile et une chemise de militaire. C'était un italien comme nous autres.
- Tu l'as vu tuer le sergent ?
- Oui.
- Il t'a vue ?
- Oui.

Et la pauvre Anna se mit à pleurer. Cela fendit le cœur de Joseph qui la prit dans ses bras et lui tendit son grand mouchoir.

- Allons, allons ne pleure pas petite, tu n'as plus rien à craindre. Encore une chose et après je ne t'embête plus. Tu n'aurais pas remarqué un petit détail qui permettrait de le reconnaître ? Une cicatrice, un défaut quelconque ?

Anna se moucha bruyamment.

⁵ Compris ?

- Il avait un tatouage, là sur le bras. Je l’ai bien vu. Il avait les manches un peu remontées.
- Tu es sûre ? Et il disait quoi ce tatouage ? C’était un dessin ?
- Oui, monsieur, un scorpion rouge.

Elle se tut un instant puis reprit,

- En partant, il a crié que si quelqu’un parle, il revient pour lui trancher le cou.
- Merci petite. Allez, va rejoindre Carmela et écoute bien tout ce qu’elle te dit, n’est-ce-pas ? Tu n’as rien à craindre tant que tu restes ici sans te faire voir et sans dire ce que tu fais à Borj Ennar.

Tout cela ne l’aidait pas beaucoup. Il comprenait que l’assassin avait dû filer par les ruelles de la médina et se perdre dans les souks. Un burnous sur le dos, il avait tout pour passer inaperçu. L’homme était dangereux mais il n’imaginait pas une minute qu’il pouvait menacer la vie des prostituées qui avaient croisé son regard. Il avait d’ailleurs appris dans la matinée que la Spina avait engagé un colosse pour garder la porte de la *Brasserie Africaine*. Décidemment, une nouvelle rencontre avec la Meller du pauvre s’imposait...

Mais, il songea qu’il ne renverrait plus la jeune femme à son enfer quoiqu’il arrive. Ce serait bien le Diable s’il n’était pas capable de lui dégotter un petit travail ! Et les tenanciers du bordel n’auraient rien à redire, il le savait.

Grima était bon, foncièrement bon. Combien de fois ses amis ou même ses supérieurs le lui avaient reproché mais on ne se refait pas. D’où tirait-il un tel penchant à essayer de rendre son entourage heureux ? Il l’ignorait. Sa mère, bien que brave femme pouvait

parfois se montrer sans pitié et il avait trop peu connu son père pour pouvoir en juger. Quant à ses frères et sœurs, ils lui ressemblaient sur ce point et toute sa famille était respectée et aimée pour cela. Il est probable que sans cette propension à rester de caractère aimable quoiqu'il advienne ou presque (il se remémorait l'incroyable incident du cocher maltais), il aurait pu progresser encore dans ses fonctions, prétendre à un poste sur Sousse ou Tunis qu'il aurait de toutes façons refusé. Son bonheur était ici à Sfax auprès de Carmela et de ses amis les plus proches dont les trois Edgar : Aquilina, Debono et Frendo. Coïncidences des prénoms et des origines, ces trois quinquagénaires maltais étaient ses comparses de tous les festins et de parties effrénées de ballons dans l'eau chaude de la plage de Chaffar. Cette affaire pour terrible qu'elle soit ne le tracassait pas outre mesure, sa carrière étant maintenant faite mais elle agaçait son intelligence et son orgueil, l'empêchait d'envisager une future retraite sans tache notoire de parcours et le crime était si peu son « business » !

Laissant les deux femmes dans son appartement, il repartit tristement vers son commissariat. Il allait aux dernières nouvelles et en conséquence, organiserait son après-midi. Legoff lui tendit *la Dépêche Sfaxienne* et, il fallait s'y attendre, le crime y était relaté avec des airs de mystère effrayant, propres à enflammer l'imagination sensible de tous les sfaxiens.

L'article était intitulé : « Sordide meurtre en ville arabe (le lieu exact n'avait, par décence et en considération de possibles jeunes lecteurs, pas été précisé) ». Suivait une description de l'assassinat laissant sous-entendre que le sadique pouvait s'en prendre à n'importe qui allant faire son marché aux souks, un panégyrique du sergent dans lequel l'intéressé lui-même ne se serait sûrement pas reconnu et finissait par l'annonce des obsèques. Au passage, le rédacteur

(cousin de Grima) assurait que la police suivait déjà la piste d'un meurtrier qui ne tarderait pas à être guillotiné.

Grima, désabusé, haussa les épaules, posa le journal sur son bureau et respira profondément. Il était temps de retourner faire un petit tour du côté du camp des spahis. Mais, en tout début d'après-midi et avec cette canicule, c'était tout simplement inconcevable. Il convint avec son inspecteur qu'ils se retrouveraient à l'heure de l'apéritif lorsque Legoff aurait lui, interrogé à nouveau toute la maisonnée de *La Brasserie africaine* mais sans égards cette fois. Et il se garda bien de lui avouer qu'il abritait chez lui, le témoin principal du crime.

Lorsque Grima ressortit de ses bureaux, il prit de plein front le vent brûlant qui parcourait Sfax comme échappait du four d'Héphaïstos en personne et manqua défaillir.

La ville était comme assommée par on se sait quel infernal sortilège et il n'y avait pas âme qui vive dans les rues. Par ces temps de lourde canicule, respirer même devenait une épreuve. Il était intervenu l'année dernière pour assister un touriste qui au sortir d'un repas bien arrosé avait fanfaronné alors que ses amis voulait le dissuader d'aller tête nue au soleil. L'homme n'avait fait que quelques pas avant de s'effondrer, victime d'un coup de chaud. L'enquête, le mort pouvaient bien attendre son retour de la sieste. De toute manière, il savait pertinemment que toute la ville allait s'arrêter avant le retour d'un peu d'air tiède !

Deux heures après, il émergea de sa chambre, à la fraîcheur toute relative, parfaitement reposé et demanda à Carmela de lui préparer un bon bol de café au lait accompagné de quelques caques à l'anis. Puis il alla se laver.

Tout en dégustant son café, il observait du coin de l'œil Anna qui maintenant aidait Carmela à faire l'argenterie. La petite était

agréable, de port gracieux, peu instruite mais visiblement intelligente. « Quel gâchis ! » songea-t-il.

Anna se leva et vint lui donner timidement un petit bout de papier plié en quatre, puis elle repartit la tête baissée à son ouvrage. Grima ouvrit le message et distingua maladroitement tracé au crayon un petit scorpion rouge. Il regarda la jeune femme et lui sourit. Puis, il embrassa Carmela et enfin, prit sa veste qu'il balança négligemment sur son épaule droite et sortit.

L'ardente chaleur du milieu de la journée commençait à peine à retomber un peu et une légère brise marine rendait l'air plus respirable. Pour rejoindre le camp des spahis, il lui faudrait remonter à pied la moitié de la ville européenne qui s'étalait sous la cité arabe en pâtés de maisons parfaitement délimités par de larges rues se coupant à angle droit. Tout opposait ainsi la cité gagnée sur la mer par l'industrie des colons français à celle bâtie par les musulmans. Bien sûr, il aurait été plus simple de prendre une calèche mais marcher lui faisait du bien et l'aidait à réfléchir. Il emprunta la rue Mattéi, passa devant ses bureaux sans s'y arrêter, poursuivit en coupant par le jardin du monument aux morts de la grande Guerre. Tout en marchant, il saluait ses connaissances mais en pressant le pas pour montrer ostensiblement combien il était occupé. Il passa ensuite devant l'imposant Théâtre municipal de style mauresque et enfila la rue de la République aux pavés vétustes.

Là, commençait ce qui était autrefois le r'bat, le vieux quartier franc de Sfax avant l'arrivée des français. Côté soleil à sa droite, il n'y avait qu'un ou deux égarés ou inconscients, côté ombre de nombreux commerçants assis sur leur banc ou leur tabouret devisaient, fumaient ou lisaient le journal en attendant le chaland. Il eut un regard complice vers la fameuse « *Maison du maltais* » à sa gauche, fermée aujourd'hui derrière ses beaux fers forgés noirs. Tout en remontant la

rue, il passait devant des bazars, drogueries, quincailleries et épiceries, des bars dont les chaises et bancs empiétaient largement sur la chaussée mais toujours à la limite de l'ombre. De l'intérieur provenait la musique lancinante de quelques vieilles mélodies diffusées par de grands phonographes, mélangées aux interjections des joueurs de scouba ou de dés ou de dominos.

Plus haut, les bijouteries, horlogeries, magasins de tissus et tailleurs indiquaient que l'on approchait du quartier juif et de la vieille synagogue. Junès son coiffeur, lui fit un signe amical. Sa main, tenant un rasoir luisant, lui fit froid dans le dos, un comble par ces chaleurs ! Cohen, le boulanger, quitta son comptoir pour venir lui serrer la main et l'encourager. Enfin, il fut aux pieds des remparts devant la grosse et vieille porte de Bab Diwan. Lorsqu'il leva les yeux vers l'horloge du petit minaret qui la surmontait, il était seize heures quarante. Il lui fallait maintenant remonter par le travers toute la médina par ses ruelles les plus fréquentées. Cette remontée vers Bab Djebli, la porte qui débouchait sur le camp des spahis à sa droite après le fondouk, n'était pas sans risque. Il fallait faire attention aux bourriquets, aux porteurs et artisans pressés, aux mendiants insistants. Mais Grima connaissait cette médina depuis qu'il était gamin et il prenait plaisir à en parcourir ses venelles. Spectacle toujours renouvelé, il aimait en sentir les odeurs incroyablement variées, en admirer les couleurs bigarrées, chatoyantes, flamboyantes. Il longea l'antique grande mosquée de Sfax, se faufila sur sa petite place où s'entassaient les sacs d'épices, de légumes variés, de piments et d'olives, les tapis et les couffins...

Autour d'un invraisemblable amoncèlement de toutes les richesses que peut offrir l'Orient, s'affairaient vendeurs et clients. Les discussions allaient bon train, on soupesait, critiquait pour mieux acheter, marchandait encore et toujours, on comptait et recomptait, on se tapait dans les mains, on crachait bruyamment au sol. Plus haut, Grima heurta un adolescent qui trimbalait un coupon de tissu

presque aussi gros que lui et avançait sans même voir où il allait, il contourna deux hommes qui s'insultaient pour Allah sait qu'elle raison et se fit enguirlander par un troisième qu'il évita au dernier moment parce qu'il s'était retourné pour continuer à écouter les appels comiques d'un vendeur de cigarettes à la sauvette.

Un autre que lui aurait mille fois sévi mais il avait une viscérale tendresse pour tout cela, tous ces menus larcins, ces petites fraudes naïves qui n'empêchaient pas le monde de tourner et ne nuisaient à personne.

Puis, il obliqua à droite pour se retrouver dans la rue qui menait directement à Bab Djebli. Il avança cette fois dans les bruits assourdissants des marteaux des forgerons et des rétameurs. Assis à même le sol, leurs mains noires tordaient, courbaient des morceaux de fer, de zinc ou d'étain alors que devant eux s'agitait une multitude d'apprentis, le visage et les mains couverts de suie, maniant sans relâche de vieux soufflets, chargeant des sacs éculés, balayant des débris irrécupérables, en triant d'autres, le plus souvent nus pieds parmi les débris tranchants et rouillés. Enfin, il franchit l'enceinte, traversa le marché aux bestiaux, passa devant le vieux fondouk et se retrouva face au campement.

La zone de casernement du 4^{ème} régiment de spahis s'étendait là, aux pieds des remparts, et abritait derrière de hauts murs une trentaine de bâtiments rectangulaires et pratiquement identiques pour les troupes, des hangars et parcs pour les chevaux. L'odeur chaude des bêtes, acide du crottin et de l'urine prenait vivement aux narines bien que tout soit propre et parfaitement balayé. Ça et là, Grima vit des soldats occupés à panser les bêtes, à trimbaler d'énormes seaux de foin ou d'eau, à astiquer des cuirs, cirer leurs bottes ou faire sécher leur lessive maintenant que le soleil était un peu moins fort. Il questionna l'un d'eux pour savoir où était le casernement des sous-officiers et finit par le trouver en redemandant à un autre spahi son

chemin dans le méandre des casemates. Il avisa enfin trois hommes en train de jouer aux cartes près d'une théière posée sur un kanoun⁶. Ils eurent l'air contrariés qu'un civil les dérange et lui demandèrent avec une pointe d'agressivité s'il avait été autorisé à venir jusqu'à eux. Les présentations faites, Grima leur indiqua qu'il s'agissait d'un crime commis dans la ville et donc sous sa compétence et qu'en tant que commissaire principal, il entraînait où il voulait et interrogeait qui il voulait y compris dans l'enceinte du camp. Il pouvait aussi leur demander de venir répondre à ses questions au commissariat mais son bureau lui semblait moins accueillant que leur campement. Cela fermement mis au point, il poursuivit :

- Connaissez-vous le sergent Dunard ?
- Et comment, répondit le caporal Delprat. Dunard, c'était un pote. Tout le monde l'estimait ici. Il avait une grande gueule mais on pouvait compter sur lui.
- C'est vrai, renchérit le sergent Doulet. Rien à dire de Dunard.
- Il a pourtant été assassiné hier ! Il y a bien quelqu'un qui semblait ne pas beaucoup l'aimer ? Il jouait, il avait des dettes ? Des maîtresses ?
- A pour sûr ! Il a dû en faire des cornards ! Lança le sergent Debré. Et ils partirent tous trois d'un rire épais.
- Il a peut-être été victime d'un fou ? Allez savoir, y'en a des tas en liberté. Ou d'un arabe qui aurait pas supporté qu'il saute ses drôlesses ! lança Delprat.

Ces trois là commençaient à sérieusement agacer Grima. Il eut la conviction qu'il n'obtiendrait rien d'abrutis pareils et qui, de plus, se foutaient ouvertement de lui.

⁶ Petit brasero en terre-cuite.

- Pouvez-vous m’indiquer quelqu’un qui le connaissait particulièrement bien ?
- Nous ! Et ils se remirent à rigoler !
- Écoutez, je sais que Dunard était loin d’être un saint, je sais aussi qu’il a détourné et revendu du matériel militaire.

A ses mots, le silence les prit et ils se regardèrent en chiens de faïence.

- Mais si vous étiez ses amis, vous devez m’aider à retrouver le salaud qui a fait ça.

Il les vit réfléchir un temps et cette fois, c’est Delprat qui prit la parole d’un air grave.

- Pour l’affaire dont vous parlez commissaire, Dunard nous a tous couverts et c’est lui qu’a tout pris. Ce trafic, comme vous dites, n’avait rien de bien méchant. Tout le monde le fait. Ici, il y a beaucoup de choses à la réforme, des cuirs, des canassons... Plutôt que ça aille aux ordures ou à l’abattoir, nous on revend. Personne n’y avait jamais revu à dire. Voilà, c’est tout, c’est Dunard qu’a écopé ! Cela ne fait pas de lui un criminel et croyez-moi, il y en a à qui cela a bien profité que l’histoire s’arrête à Dunard ! J’en dirai pas plus.

Grima sortit lentement sa boîte de tabac à priser, en offrit aux trois hommes et porta une pincée de la poudre brune à ses narines. Il éternua, se moucha et enfin reprit.

- Une dernière chose. Est-ce qu'un de vos hommes présente un tatouage sur un bras avec un petit scorpion rouge. De toutes manières, je pourrais le faire vérifier autant dire la vérité.

Les trois hommes marquèrent à nouveau un temps de réflexion. Puis Delprat répondit :

- Pas à notre connaissance. Écoutez bien Commissaire, Dunard était un vrai pote et nous voulons, tout autant que vous, retrouver celui qui l'a tué. Mais nous ne savons rien de plus. Si vous avez des nouvelles ou besoin d'autre chose, vous n'avez qu'à faire demander les trois « D ». Les trois « D », c'est nous : Delprat, Doulé et Debré. Avant, on nous appelait les 4 « D ». Le quatrième, c'était Dunard.

Grima acquiesça d'un signe de tête et les laissa à leur partie. Oui, il avait très bien compris, compris surtout que l'esprit de corps jouerait à jamais en sa défaveur. Mais il était pugnace comme tout bon maltais. Pour l'heure, il n'y avait plus rien à glaner par ici.

Il refit le trajet du camp au commissariat en contournant cette fois les remparts pour passer devant le vieil hôpital militaire et remonter l'avenue Jules Gau jusqu'à la Municipalité. Il comptait faire une petite halte sur son trajet en passant par le cercle militaire.

Chapitre 4

Le long bâtiment du Cercle militaire dominait sur une haute terrasse le boulevard de France. Il faisait face à la place Jérôme Fidelle où se dressait un superbe kiosque à musique. C'est sur cette place longitudinale que se tenaient les prises d'armes du régiment, sur ce boulevard qu'avaient lieu tous leurs défilés. Grima longea par l'arrière la bâtisse et après avoir grimpé une volée de marches se présenta au majordome. Il comptait, dans un climat plus détendu qu'à la caserne, interroger quelques officiers. Mais il tomba sans le savoir en pleine réception de l'équipage d'un navire de guerre britannique. Il aperçut le vice-consul d'Angleterre et les membres des autres corps consulaires de la ville en pleines discussions avec quelques officiers en grand uniforme de la Royal Navy et jugea préférable de ne pas perturber tout ce beau monde. Parmi eux, le colonel Pressi de Glast pérorait comme à son habitude, le verbe aussi haut que le verre. Grima allait reprendre son canotier et quitter à regret le Cercle lorsqu'une belle jeune femme brune s'approcha de lui et lui tendit un verre de champagne.

- Vous ne restez pas commissaire ?
- Je crains de déranger.

Son interlocutrice se pencha un peu plus près de lui jusqu'à lui dévoiler une admirable paire de seins. Et il craignit d'avoir rougi en les apercevant.

- C'est dommage parce que j'aurais beaucoup de choses à vous apprendre à propos de cette sordide histoire de meurtre.

Grima ne put contenir son effarement et toute sa physionomie dut le trahir car son interlocutrice lui sourit. Elle ne devait pas avoir plus de vingt cinq ans, était fort jolie, et aurait tout à fait pu illustrer la couverture d'un livre de l'ancien spahi Victor Margueritte. A n'en pas douter, c'était « une femme en chemin », restait à savoir vers où ? Ses cheveux courts entouraient une pétillante frimousse de fausse ingénue et elle portait un élégant tailleur de soie crème sur un chemisier noir audacieusement décolleté. Grima séduit, se reprit malgré tout.

- Je vous écoute, mademoiselle. Mademoiselle ?
- Leduc, Henriette Leduc. Mais pas ici, commissaire. Trop d'oreilles indiscrètes. Chez moi, ce soir au 10, rue Victor-Hugo. Disons à 21h 00. Je vous recommande la discrétion. Venez seul.

Puis l'ensorcelante jeune personne retourna dans des volutes de « Soir de Paris » à ses officiers. Il entendit son rire cristallin au moment où il franchissait la porte du Cercle et comprit qu'elle devait se sentir ici comme chez elle. Grima se perdit en conjectures au point qu'il s'étonna d'être arrivé au commissariat sans même avoir pris garde à son chemin. Mais une chose le tracassait plus que tout : comment allait-il justifier son absence nocturne à Carmela !

Au commissariat, Legoff n'avait pas beaucoup plus avancé que lui. Il avait cuisiné chaque pensionnaire du bordel mais bien sûr, personne ne se souvenait plus de rien. Il avait même poussé jusqu'aux autres lupanars, histoire de voir si on y avait aperçu un individu louche. Mais là encore, personne n'avait rien à signaler. Choux blancs sur toute la ligne. Les quelques prostituées qui

arpenaient les ruelles ou hélaiant les passants de leur balcon et fenêtres ne furent pas d'un plus grand secours.

Les deux hommes se donnèrent rendez-vous le lendemain matin, devant l'église pour les funérailles du sergent, en se promettant de se tenir au courant si quoique ce soit advenait d'ici là.

Il était presque vingt heures lorsque le commissaire Grima franchit le seuil de l'immeuble Damato où il fut surpris de ne pas retrouver Yassine à son poste de gardien volontaire en échange de sa soupe quotidienne. Carmela la lui avait peut-être déjà donnée. Chez lui, le repas était prêt et il n'eut plus qu'à embrasser sa femme et à se laver les mains.

- Anna, n'est pas là ?
- Non, elle a préféré aller manger un casse-croute sur la terrasse et nous laisser seuls. Tu sais, cette pauvre enfant a beaucoup de qualités. Ce que la vie peut-être dure parfois !
- Oui, tu as tout à fait raison, Carmela. Mais nous allons essayer de prendre en main son destin. Pour ses consœurs, ce sera malheureusement plus difficile. Que m'as-tu préparé de bon ? Je meurs de faim.
- Oh, je suis étonnée que tu n'aies pas reconnu à l'odeur, dit-elle en souriant. En entrée, quelques briks aux pommes de terre, thon et câpres et une belle tranche de foie grillée au cumin et en dessert, une salade de fruit ! Tu dois faire attention à ta ligne ! Finit-elle en souriant.
- Carmela, tu es ma reine ! Et il s'empressa de s'asseoir. Il allait, pour un temps, oublier tous ses tracassés dans les délices de son petit palais personnel.

Plus haut sur la terrasse de l'immeuble Damato, Anna n'était pas seule, Mario l'avait rejointe depuis une bonne demi-heure déjà et leur conversation allait bon train. Mario était le plus jeune de la fratrie des Grima, le dernier aussi à ne pas avoir quitté le nid à l'exception de sa sœur Marie. Beau gosse, plus trapu encore que ses quatre frères mais plus petit aussi, il était d'une timidité malade. Mais ce soir, il avait pris son courage à deux mains et avait osé rejoindre Anna, avec la bénédiction de Carmela. Cette dernière avait sûrement pensé qu'une petite aventure passagère ne ferait pas de mal à ce puceau promis à une éternité de chasteté.

- Anna, je suis très heureux que mon frère vous ait embauchée et je suis certain que Carmela est très contente de vous. Mais je ne comprends toujours pas pourquoi nous ne pouvons pas aller faire un tour sur les boulevards ou même au petit jardin, là juste en bas sous leurs fenêtres. Votre mère leur a donné des consignes ?
- Je n'ai plus de mère, Mario. Elle est morte à ma naissance.
- Votre père alors ?
- Je n'ai plus de père, non plus.
- Votre fiancé, peut-être ?

La jeune femme lui fit comprendre par un sourire et un signe de tête qu'elle n'avait pas de fiancé non plus.

- Alors, je comprends encore moins.
- Votre frère a été très bon pour moi.
- Il vous a recueillie, il a très bien fait. Joseph a un cœur immense.

Il se turent un instant pour laisser l'horloge de la Municipalité sonner vingt et une heures et celle de Bab Diwan lui faire écho avec

quelques secondes de retard. La nuit était douce et une brise légère venait de la mer portant malheureusement aussi ce soir l'odeur âcre des phosphates que le port embarquait sans relâche. Anna s'assit sur la margelle de la terrasse découvrant ses mollets et par l'échancrure de sa robe un triangle de la chair blanche de ses cuisses. Elle lâcha ses babouches bleues qui tombèrent au sol. La vue de ces petits pieds charmants émut Mario qui s'approcha d'elle jusqu'à respirer, étourdi, la senteur légère et envoûtante de sa transpiration.

- Mario ?
- Oui, Anna.
- Est-ce que vous êtes... encore puceau comme le dit madame Carmela ?

Sur le coup, le jeune homme faillit s'étouffer et il mit un certain temps à reprendre ses esprits. Rouge comme une grenade d'octobre, il finit par répondre :

- Oui, Anna. Les Grima sont tous très pieux et aucun de mes frères n'a fréquenté avant le mariage.
- Fréquenté, vous voulez dire couché ?
- Oui.
- Même le commissaire ?
- Même le commissaire.

De nouveau, le silence se fit entre les deux jeunes gens. Au-dessous d'eux, tout en bas, dans le petit jardin, un couple d'amoureux venait de s'enlacer tendrement. En prêtant plus attention, Carmela et Mario auraient même pu apercevoir le commissaire Grima s'éloigner d'un pas pressé vers la rue Victor-Hugo.

Arrivé au numéro dix, il pénétra dans un petit immeuble après avoir repéré étage et appartement sur les boîtes aux lettres. Dans la pénombre, il finit par trouver la porte de mademoiselle Leduc et frappa. Mais il n'obtint pour toute réponse que le miaulement de curiosité d'un chat. Considérant que si la jeune femme avait été chez elle, elle aurait ouvert sans délai, il ressortit perplexe.

Grima n'avait pas envie de rentrer chez lui, trop de pensées tournaient dans sa tête aussi prit-il à pas lents le chemin du centre ville, profitant de la douceur de la soirée. Il s'arrêta acheter quelques journaux du soir au kiosque de Maaledj. *Tunis Soir*, arrivé par le dernier autorail relatait à son tour le crime insistant sur l'absence d'indices et de coupable. Grima acheta encore ses cigarillos et sa neffa. Sale habitude que ce tabac à priser et combien d'accrochage avec Carmela à son propos mais il ne pouvait s'en passer. Il ouvrit la petite boîte ronde, prit une pincée et l'aspira avec avidité. L'éternuement ne tarda pas à suivre et il eut l'impression de mieux respirer, peut-être de mieux penser aussi.

Ce geste le ramena aux trois « D ». Tracassé, il reprit le chemin de la rue Victor-Hugo et s'attarda un long moment à scruter les fenêtres supposées de l'appartement de mademoiselle Leduc. Il ne décela aucune lumière, aucun mouvement suspect derrière les rideaux. Puis, il repartit, changea par deux fois son chemin, préférant passer par les quais. Il espérait ainsi rencontrer moins de monde et le spectacle des barques du petit chenal l'attirait immanquablement de jour comme de nuit.

Il avait prétexté le besoin de réfléchir et de se calmer avant le coucher et ce n'était presque pas un mensonge. Cela l'était d'ailleurs de moins en moins. Carmela aurait aimé le suivre mais la présence d'Anna au domicile l'en empêchait, heureusement. Il se demandait tout en avançant s'il n'avait pas fait une erreur en la recueillant. Tant

que la petite restait chez eux, il ne risquait rien et elle non plus. Mais la situation ne pouvait pas s'éterniser et il lui fallait très vite, dès que tout cela serait fini, lui trouver un placement. Oui, mais quand tout cela finirait-il ?

Ses pas résonnèrent sur les carreaux de ciment gris des trottoirs de la rue Philippe Thomas et il prit à droite vers les quais Cochery. Sa méditation fut un temps perturbée par les rires de quatre ivrognes, loin devant lui vers Madagascar, sorte de presqu'île que les sfaxiens appelaient ainsi on se sait plus trop pourquoi. Il s'arrêta et aperçut les quatre fêtards. A leurs amples manteaux, il reconnut des spahis qui se soutenaient les uns les autres en titubant. Drôle de façon d'honorer la mémoire de leur compagnon assassiné ! Songea-t-il. Mais peut-être le pleuraient-ils ainsi. Cette compagnie bruyante le dissuada d'aller plus loin. Il hésita à aller calmer les soulards mais ils s'éloignaient le long des chantiers de construction de barques et ils ne gênaient personne de ce côté là. Enfin, il remonta la rue Ramond pour rejoindre son domicile et aller se coucher épuisé par sa marche nocturne et cette rude journée.

Chapitre 5

Le commissaire et son adjoint furent stupéfaits lorsqu'ils rejoignirent le long cortège funèbre rassemblé pour les funérailles du sergent Dunard. Ils n'avaient jamais vu à Sfax ni un tel déploiement de militaires, ni une foule aussi considérable. Grima supposa qu'il ne devait plus rester âme qui vive dans le camp Jamais. Devant tant de sfaxiens émus et chapeaux bas, défilaient en tête de cortège la fanfare du 4^{ème}. Ses cuivres avaient noué des crêpes noirs à leur instrument et les tambours étaient également voilés. Au son lugubre de *la Marche Funèbre*, suivait le chef d'escadron portant le drapeau du régiment entouré d'un voile noir, lui aussi. Deux pelotons de spahis à cheval précédaient et suivaient l'étendard et sa garde d'honneur. Les sabots des chevaux semblant claquer en rythme sur le macadam.

- le colonel ne fait pas les choses à moitié, chuchota Legoff à l'oreille de Grima.
- Non, ce n'est pas son genre, lui répondit le commissaire.

Après l'étendard du 4^{ème}, d'autres soldats portaient les couronnes offertes par les diverses sociétés et amicales militaires et sportives de la ville puis venaient les scouts de France et les multiples représentants des nombreuses associations sfaxiennes. Grima reconnut beaucoup de ses amis qui le saluèrent discrètement d'un petit coup de tête ou de main. Les membres de la Croix Rouge marchaient devant les militaires de la garnison qui eux-mêmes précédaient la grande croix de cérémonie portée par un des leurs. Immédiatement derrière suivaient les enfants de chœur et le clergé en

grandes tenues de deuil. Enfin venait le corbillard magnifiquement orné d'un drap de velours noir à larmes blanches et tiré par un superbe cheval jais.

Trottant à l'arrière, guidé par un enfant de troupe, le coursier de Dunard, orné de sa selle d'arme et lui aussi caparaçonné de noir bouleversa la sensibilité toute méditerranéenne que les sfaxiens portaient aux chevaux.

En grands uniformes, officiers et sous-officiers, impeccablement alignés, avançaient derrière leur chef de corps. Le colonel Pressi de Glast, insensible à la foule, le visage figé, la poitrine couverte de médailles, semblait scellé à même sa selle. Derrière ces derniers représentants du corps militaire de la ville, marchaient enfin toutes les notabilités dignement parées de leurs tenues de deuil. Grima et Legoff attendirent leur passage pour se glisser parmi elles.

La distance séparant la garnison de l'église n'était pas considérable mais la foule était si dense que le cortège mit plus d'une demi-heure avant de s'immobiliser devant le parvis de l'église dont le glas cessa enfin de sonner. Les cavaliers alignèrent leurs montures blanches en deux rangs compacts sur le côté droit du triangle formé par la place Philippe Thomas, alors que les fantassins occupèrent la face opposée. A l'ordre sec du capitaine Descroix, ils présentèrent les armes et marquèrent une minute de silence. Enfin, six hommes dont les trois « D » portèrent dans le chœur de l'église, le cercueil de leur camarade recouvert du drapeau tricolore et sur lequel était disposé l'uniforme et le sabre du défunt.

Tout le monde ne réussit pas à pénétrer dans la courte nef et les grandes portes furent laissées ouvertes pour que les personnes restant à l'extérieur puissent malgré tout, tenter d'entendre la grand messe des funérailles. Celle-ci sembla durer une éternité et Joseph, pourtant habitué depuis sa plus tendre enfance aux prêches interminables des

curés sfaxiens, trouva le temps vraiment trop long. Son regard ne cessait de balayer l'assemblée et il ne pouvait s'enlever de l'esprit que peut-être un assassin se cachait-il parmi toutes ces personnes si respectables. Il chercha aussi mais en vain, à retrouver mademoiselle Leduc. Cette disparition l'inquiétait mais il n'osait s'en confier à Legoff. Peut-être après tout, son adjoint français la connaissait-il, il se promit de lui poser la question après l'enterrement.

Enfin, le cercueil soulevé du lourd catafalque érigé pour l'occasion dans le cœur de l'église fut porté jusqu'au corbillard au son du *Crucifix* de Gabriel Fauré interprété par les musiciens de *l'Harmonie sfaxienne*. La marche lugubre allait maintenant reprendre vers le carré militaire du cimetière de Picville.

Grima et Legoff en avait assez vu pour conclure qu'ils pouvaient éviter de suivre le cortège jusqu'au champ des éternels repos et se dispenser ainsi d'assister à la mise en terre. Il était temps de rentrer s'enquérir des dernières nouvelles au commissariat avant d'aller déjeuner.

- Incroyables de telles funérailles pour un tel homme, tué dans de telles conditions. Ne put s'empêcher de remarquer Legoff. Grima ne répondit rien.

Le commissaire n'avait, en tout et pour tout, que deux pistes fragiles. Celle du rapport militaire sur les inconduites du sergent qui pourrait peut-être l'orienter vers la compréhension des motifs de son assassinat et celle, encore plus « évanescence », de mademoiselle Leduc. Il comptait bien, pour la seconde, pousser un peu plus ses investigations. A n'en pas douter, cette jeune femme avait eu vent de

quelque chose d'important et sa soudaine disparition était inquiétante. En repassant à son appartement, il faudrait tenter de savoir si elle avait des proches à Sfax et éventuellement lancer un avis de recherches à son propos.

Au bureau, ils apprirent que les barrages autour de la ville n'avaient révélé aucun mouvement suspect. Une courte fiche arrivée de Tunis ne leur donna pas d'avantage d'informations sur le sergent Dunard que n'en connaissaient les spahis. Ils avaient aussi reçu le rapport du médecin légiste qui lui se révélait incroyablement fourni et très intéressant. Le long compte rendu précisait cependant que le militaire présentait des traces d'anciennes fractures aux membres inférieurs dues probablement à une ou des chutes de cheval, une estafilade sur le bras droit et une cicatrice de blessure par balle sur le flanc gauche correspondant à la description de la blessure reçue dans la Marne en 1917. Enfin, et il fallait s'en douter, l'homme était soigné pour une syphilis contractée, il y a quelques années déjà.

Mais le légiste avait réussi à reconstituer les circonstances de l'assassinat avec une étonnante précision. Selon lui, le premier coup avait été porté avec une grande force dans le dos de Dunard et avait perforé le rein droit. Sous la douleur, le sergent avait du faire volte-face en tentant d'arracher le poignard profondément fiché et c'est alors que le coup mortel lui fut donné en plein cœur avec la même puissance. Un acharnement bestial qui ne lui a pas laissé la moindre chance. Le tout ayant du se dérouler en quelques secondes tout au plus. Mais surtout un travail de professionnel. Les couteaux, de type sicilien assez courant, ayant été tous deux abandonnés dans l'intention d'aller au plus vite.

Tout cela était terrifiant et les policiers ne pouvaient qu'espérer en un règlement de compte isolé. L'enquête quoi qu'il en soit, n'avancerait sûrement pas d'avantage en ce samedi après-midi et Grima se donna,

en apparence, quartier libre. Il donna ordre cependant de le déranger toutes affaires cessantes en cas de nouveautés. Contrairement à ce qu'il avait décidé lors de la cérémonie funèbre, il n'informa pas Legoff de la disparition de mademoiselle Leduc que par ailleurs personne n'avait signalée et se promit d'employer seul son après-midi à l'élucider.

Pour se reconforter, il passa auparavant par le nouveau marché municipal à la recherche d'un de ces petits poulpes secs dont il raffolait. Il le déposerait chez lui pour l'apéritif du soir avant de repartir vers la ville.

Mais lorsqu'il atteignit le petit chenal, toujours grouillant de vie en cette heure de la journée, il aperçut un attroupement le long des quais de la première darse. Là, venaient se ranger, flanc à flanc, les barques multicolores de tous les pêcheurs de Sfax. Intrigué, il força le pas et se fit un passage parmi les raccommodeurs de filets et les pêcheurs. Des hommes à quai, criaient vers une petite embarcation sans voile qui avançait lentement vers eux, malgré de grands coups de rames. Grima reconnut à ses longs tridents rangés le long de ses bords, une barque de pêcheurs d'éponges siciliens. A bord, il distingua deux hommes qui hurlaient, eux-aussi, tour à tour en italiens et en français, tout en souquant de plus en plus ferme, pressé maintenant de toucher quai.

D'où il se trouvait, il ne comprit rien à toutes ces clameurs mais fut suffisamment intrigué pour tenter de s'approcher au plus près. Enfin, la barque finit par se ranger à côté d'un long loud noir kerkénnien. Les deux hommes sautèrent à terre, visiblement surexcités car ils faisaient de grands gestes en montrant le large. Il comprit qu'il était question d'un mort aperçu au fond de l'eau et écarta vivement la foule pour se frayer un passage vers les deux pêcheurs.

- Commissario !! Sono il commissario di polizia . Cosa sta succedendo⁷ ?
- Ils ont trouvé un mort au fond de l'eau, commissaire lui répondit un homme à sa droite.

Il apostropha les deux pêcheurs en demandant aux autres de s'écarter un peu.

- Racontez-moi ce qui s'est passé.

Et avisant en même temps un gamin, il lui tendit une pièce en lui demanda de courir avertir l'inspecteur Legoff au commissariat.

Le plus jeune des deux pêcheurs d'éponges semblait mieux maîtriser le français que son aîné et lui raconta :

- On est parti pour voir avec le père parce que c'est pas encore tout à fait la saison. On allait vers Chaffar quand on a vu quatre petits requins qui tournaient et plongeaient. Alors, je ramais et le père a dit que j'approche et les a piqués du trident. On a voulu voir aussi ce qui les attirait et il a regardé dans le saut. C'est là qu'il a vu le mort. Santa madre di Dio !

Et à cette invocation, tous se signèrent derechef et beaucoup aussi firent les cornes avec leurs doigts pour conjurer le diable.

- Mais il ne flottait pas ? demanda Luigi Zannoli, un petit armateur que connaissait Grima.
- Non, il était tout raide, bien droit sauf les bras mais les requins et les poissons avaient commencé à le manger.
- Il faut aller le repêcher, dit Grima et tout de suite pendant qu'il reste encore quelque chose !

⁷ Je suis le commissaire de police, que s'est-il passé ?

Un quart d'heure plus tard, il avait embarqué à bord d'un petit remorqueur à moteur de la Société française d'entreprises maritimes (SFEM) sur lequel avaient aussi pris place le jeune pêcheur sicilien, deux plongeurs grecs et deux solides gaillards destinés à donner la main. Legoff et Dejean avaient eu pour charge de rester à terre et d'aviser qui de droit, une fois de plus.

Tandis que le bateau fendait les eaux turquoises de la Méditerranée en longeant la côte vers le sud, Grima se perdait en conjectures. Qui pouvait bien être ce nouveau cadavre ? Lui aussi, très certainement assassiné car il ne doutait pas qu'il allait le retrouver dûment lesté d'une lourde pierre aux mollets. Le trajet lui paraissait interminable. Il était anxieux. Le temps perdu à l'embarquement lui permettrait-il de retrouver encore quelque chose de ce malheureux ?

Enfin arrivés sur site, les deux plongeurs pénétrèrent rapidement dans l'eau, armés de coutelas. Trois minutes plus tard, tous les hommes amassés sur le tribord observèrent l'horrible spectacle d'un corps mutilé remontant à la surface. Pour ce qu'il en restait, Grima constata qu'il s'agissait d'un européen de bonne corpulence. Un bras manquait, sur l'autre la main avait été arrachée mais il restait assez de l'avant bras pour que le commissaire, horrifié, put distinctement encore voir le dessin tatoué d'un petit scorpion rouge. Et il frémit en repensant à Anna et au sergent Dunard. Les deux jambes du cadavre étaient entravées, comme il s'y attendait, par une grosse corde au niveau des mollets. Cette corde que durent couper les plongeurs, était elle-même reliée à deux grosses gargoulettes remplies de sable.

Plusieurs des hommes de bord étaient livides, deux vomissaient tripes et boyaux. Le spectacle était terrifiant même pour ces êtres

rudes pourtant aguerris aux durs métiers de la mer. Une fois les deux plongeurs remontés à bord, Grima fit signe d'une main au capitaine de faire demi-tour. Personne n'eut la moindre envie de commenter ce qui venait de se passer. Tous ces visages, burinés et bronzés par un printemps passé au soleil de Tunisie, se fermèrent jusqu'à l'arrivée au port.

Dans l'esprit du commissaire, cela ne faisait aucun doute, ce cadavre mutilé était ce qui restait de l'assassin du sergent Dunard et il venait à son tour d'être victime d'un règlement de compte. Voilà qui, en un sens, résolvait le premier meurtre mais il se retrouvait avec un second macchabé sur les bras en moins de quarante huit heures et il aurait à nouveau à en chercher le ou les assassins. Belle avancée pour un mort de plus !

A l'approche du petit chenal, alors que tous les regards étaient tournés vers le port, un cri !

— Zobi ! Zobi !

Un des matelots montrait, effrayé, le cadavre. A l'endroit de la braguette, quelque chose bougeait, gonflait le tissu détrempe du pantalon du mort. Un mouvement de frayeur prit les passagers du remorqueur, commissaire compris qui ne manqua pas de se signer comme les autres. Tous reculèrent de stupeur, lorsque par l'échancrure du pantalon sortit un tentacule d'un petit poulpe. Personne n'osa pourtant bouger, seul Grima se saisit enfin d'une grosse toile et la lança vivement sur le cadavre. Superstitieux en diable, il y vit un mauvais signe de plus. Puis, il alla se poster à l'avant du bateau pour sombrer dans des réflexions amères où il se maudissait d'avoir été tant de fois aussi bête depuis le début de cette histoire.

Comment avait-il pu mettre sur la piste de l'assassin les trois spahis rencontrés la veille ? Être assez stupide pour leur révéler le seul indice qu'il possédait sur lui ? Comment avait-il laissé échapper la seule personne qui était susceptible de le renseigner, cette Henriette Leduc qui venait de disparaître, elle aussi ? Il se frappa le front, se punissant de son apathie cérébrale et riva ses yeux humides sur l'horizon marin.

Enfin, le commissaire put voir distinctement les quais. Ils étaient noirs de monde et il eut soudain la certitude que tous Sfax l'attendait. Puis, il distingua l'ambulance militaire que Legoff avait faite venir et qui attendait les portes arrière ouvertes vers la mer. En approchant encore, il aperçut des gendarmes et se prépara à faire front, une nouvelle fois. En longeant le quai Cochery, le bateau tomba de régime et en levant la tête, il vit au balcon de la maison familiale sa grosse mère assise sur sa chaise, toute de noir vêtue, sa sœur Marie était debout à ses côtés et le regardait aussi. Il crispa davantage encore les mâchoires et baissa la tête.

Le long des berges goudronnées, des enfants courraient en suivant l'avancée de leur embarcation alors que les hommes se découvraient et que les femmes se signaient. Enfin, le bateau s'immobilisa et tous descendirent à terre dans un silence glacial.

Legoff vint le rejoindre et Grima lui expliqua les circonstances du repêchage en mer. Deux brancardiers montèrent à bord et en descendirent avec précaution le macchabé. Sur le quai, un peu à l'écart maintenant de la foule qui s'agglutinait autour de l'ambulance, Legoff lança à son supérieur comme pour le tester :

- En tout cas, voilà une affaire prestement résolue !
- Vous trouvez ?

- Eh, bien oui. Cet individu est, à n'en pas douter, l'assassin du sergent Dunard et il se sera fait refroidir par les hommes de ce dernier qui estimaient tellement leur supérieur.
- C'est tout à fait plausible, en effet, Legoff. Vous avez probablement raison.
- D'autant plus que l'on nous signalait hier la présence de nombreux spahis dans la ville arabe.
- Et celle de faux ivrognes chantant à tue-tête dans la nuit sur le petit chenal en trainant par les aisselles un de leur soi-disant copain ivre mort ou presque ! Je le sais parfaitement, Legoff !
- Exactement, je n'y avais pas pensé mais ils ont pu ainsi donner le change et embarquer ensuite discrètement leur victime. Manque de chances pour eux, ces pécheurs ont retrouvé le corps. Mais peu importe, nous avons notre assassin.
- C'est exact André. Mais les assassins des assassins ?
- Des spahis, commissaire, des spahis et un crime collectif contre lequel ni vous, ni moi ne pouvons quoi que ce soit. Car nous n'allons pas arrêter et interroger des centaines d'hommes, sans d'ailleurs le moindre indice. Ces hommes estimaient leur chef et l'ont vengé, voilà tout. Nous sommes incapables de choisir parmi eux les coupables et je ne crois pas qu'ils se dénonceront si vous le leur demandez.
- Et le mobile du meurtre du sergent Dunard ?
- La personnalité de son assassin va vite nous en apprendre plus, croyez-moi.

Grima secoua la tête d'un air accablé. La vérité était qu'il était harassé, épuisé et que toutes ces émotions, conjuguées à cette chaleur lourde l'avaient mis sur les genoux. Il ne lui tardait qu'une chose retrouver Carmela et la douceur de son appartement.

Mais contrairement à ce que pensait Legoff, tout n'en était pas encore fini pour autant. Il leur restait une dernière formalité à accomplir, pénible mais essentielle.

- Nous devons faire reconnaître le cadavre, André.
- Ah, bon et par qui ? Parce que la petite qui a couché avec lui a disparu, j'avais oublié de vous le dire.
- Je crois savoir où elle se trouve. Donnons-nous une heure et retrouvons nous à la morgue.

Grima avait conscience que c'était encore beaucoup infliger à cette pauvre Anna mais il ne pouvait absolument pas faire l'impasse sur cette formalité. Il passa donc chercher la jeune femme et prit le temps de lui expliquer les circonstances de la découverte du probable assassin du sergent Dunard.

- Cela va aller ? Tu es sûre ?
- Oui, monsieur le commissaire.
- Tu sais où se trouve le vieil hôpital militaire, près de la gare, n'est-ce pas ? Tu m'y attendras à l'entrée. Je vais te laisser partir seule devant moi et je te suivrai dans un instant. Fais très attention que personne ne te voie sortir de l'immeuble.

A l'intérieur des longues bâtisses qui faisaient office d'hôpital militaire Legoff et un jeune infirmier attendaient déjà. Contre toutes convenances, l'inspecteur riait à gorge déployée.

- Eh bien André, c'est l'idée de repartir bientôt vers la France qui vous rend si joyeux ? Lui lança le commissaire en le retrouvant.

- Non, commissaire, c'est ce que vient de me raconter l'infirmier, une histoire de poule...

Mais devant le regard étonné d'Anna et courroucé de Grima, il comprit qu'il serait inconvenant de poursuivre. Ils suivirent donc l'infirmier qui les mena dans une salle aseptisée et fraîche. En son centre trônait une table de dissection sur laquelle le noyé reposait recouvert cette fois d'un drap blanc.

Legoff attendit un instant et découvrit le visage du mort.

Les trois hommes fixèrent la jeune femme qui semblait très courageusement tenir le coup.

- Eh bien, petite, est-ce bien lui ?
- Oui, répondit doucement Anna.
- Tu en es bien sûre, insista Grima qui s'avança et découvrit aussi la partie du bras mutilé sur laquelle on pouvait observer le tatouage.
- Oui, monsieur. C'est le même tatouage.

Chapitre 6

Le sermon du curé Descroix, à l'office de ce dimanche 27 juillet 1930 avait été particulièrement édifiant. Le bon prêtre avait cru à propos de faire quantité d'allusions aux crimes commis dans la Bible, au rôle du bon chrétien face à la justice divine. Tout y était passé de Caïn tuant Abel à David commandant l'assassinat d'Urie pour s'emparer de son épouse en passant par les malheurs subis plus au moins stoïquement par Job. Grima sentait tous les regards se tourner vers lui et en était extrêmement gêné alors que Carmela, concentrée sur l'office, ne bronchait pas. Tout à ses tourments, le commissaire cherchait à comprendre ce que voulait signifier le prêtre, laissait-il passer un message caché reçu en confession, s'adressait-il au coupable ou à lui, Joseph Grima ?

A la sortie de la messe à onze heures, tous vinrent pourtant féliciter leur ami. Les « Mabrouk, commissaire ! » fusaiement de çà et de là, ce fut tout juste s'il ne fut pas applaudi. Grima remercia de son mieux, sourit à tous et finit par pousser Carmela par la taille en prétextant leur invitation à déjeuner chez sa mère.

Il y avait quelques temps déjà que l'état de ses jambes ne permettait plus à Angela Grima d'assister à la messe dominicale mais Marie, la sœur de Joseph était là, accompagnée de Mario et de Pierre, ses frères. Antonia, l'épouse de Pierre et ses trois enfants dont le tout dernier en bas âge, ne manquaient jamais une messe non plus. Joseph installa les femmes et les enfants dans une calèche et paya le cocher à l'avance pour éviter tout futur marchandage oiseux. Quant

aux trois frères, ils rejoindraient leur famille un peu plus tard après être passés acheter les journaux du jour et leur cigarettes, un bouquet de fleurs, du pain et des pâtisseries françaises chez *Mathieu*.

Joseph adorait les dimanches sfaxiens. Lorsqu'ils n'étaient pas invités à déjeuner, ils prenaient plaisir, son épouse et lui, à remonter le boulevard de France. C'était alors l'occasion de rencontrer amis et relations. Tous, apprêtés dans leurs plus beaux atours, faisaient montre de leur opulence. Cela en était risible parfois lorsque en hiver malgré la température clémente sortaient visons et alpagas. Les terrasses des cafés regorgeaient de monde venu autant pour le plaisir d'un apéritif entre amis que pour s'exposer à la vue de tous.

Leur mère s'était levée de très bonne heure pour leur préparer un gigantesque plat de raviolis faits maison, farcis à la ricotta et abondamment arrosés de sauce tomate au vin. Avec l'âge, une invitation le dimanche était devenue pour elle une affaire de la plus haute importance. Il lui fallait tout régenter, tout inspecter dès le vendredi soir. Marie devait avoir bien du courage pour supporter l'humeur tyrannique de sa mère. La pauvre fille étant la dernière née, avait été tacitement désignée comme garde malade, commissionnaire et compagne de sa vieille mère. Pourtant souriante et gracieuse de visage, ce n'était pas les prétendants qui lui manquaient. Le dernier, Judas Zarka, fils d'un libraire avait bien tenté sa chance auprès d'Angela Grima mais il avait été éconduit avec pertes et fracas.

- Tu n'as pas honte, fille de rien de vouloir épouser un juif ! Tu épouserais ce Judas, sûrement le descendant des assassins de Jésus-Christ, notre sauveur ? Que Dieu m'en préserve ! Moi vivante, jamais un juif ne touchera à un cheveu de ma sainte fille, tu m'entends ? Et même morte, je donnerai des

instructions ! Si encore il avait été bijoutier mais un fils de libraire ! Quel avenir, il a dans le papier buvard, ce Judas ? Tu épouserais ce futur pendu ?

Dans ces moments là, il était inutile de répondre ou d'argumenter et Marie, philosophe, continuait à vaquer à ses menues tâches ménagères dans l'attente de l'élus maltais, bien sur, qui plairait enfin à sa mère. Elle savait heureusement pouvoir faire confiance à ses frères qui la sortiraient un jour ou l'autre de ce célibat forcé, et attendait résignée.

- Tu as pensé aux petites cuillères à dessert ?
- Oui, maman.
- Tu les a bien mises devant l'assiette au moins, lui hurlait-elle de la cuisine.
- Oui, maman.
- Pas à côté des couteaux ?
- Non, maman.
- Et où sont les porte-couteaux ? Tu vois, tu as oublié les porte-couteaux en argent ! Prends ceux avec les fables de La Fontaine que les petits aiment tant. Pas ceux en verre, que je vais jeter d'ailleurs ?
- Oui, Maman !

Maintenant, Angela trônait à la place de son époux défunt, incitant constamment ses fils à se resservir. Mais les trois frères ne se faisaient jamais prier pour prendre et reprendre des raviolis. Tous les Grima avaient un solide appétit. Bien sûr, leur mère ne manqua pas d'interroger Joseph à propos de ces terribles meurtres. Elle remercia vingt fois le Bon Dieu d'avoir aidé son fils à trouver l'affreux assassin. Et que Belzebuth torture son âme damnée pour l'éternité !

Après avoir évoqué les affaires sérieuses, Angela passa aux sujets plus légers car elle menait les débats, comme à son habitude. Il était question d'une nouvelle bonne chez Carmela. On lui avait dit qu'elle était bien jolie...

- Tu vas avoir des problèmes ma fille ! Tu auras dû prendre une arabe, vieille et bien vilaine. C'est facile à trouver ! Là, tous les garçons vont lui courir après et tu vas l'attendre pour les courses pendant qu'elle fricotera à droite et à gauche. Enfin, tu as de la chance d'être tombé sur un gentil garçon comme Joseph qui gagne bien sa vie et peut se payer une bonne européenne. Mabrouk, ma fille, mabrouk !

Les trois frères se regardèrent en souriant. Mario rougit comme à son habitude lorsque Carmela le fixa à son tour. Heureusement ni leur mère, ni Joseph ne le remarquèrent.

Après le repas gargantuesque qui se termina par un flot de pâtisseries françaises et de merveilleux mlabs⁸, pures gouttes de bonheur sucré. Les hommes allèrent fumer leur cigare sur le balcon du chenal tandis que les femmes entamaient la vaisselle en continuant leurs commérages. Toutes les fenêtres étaient grandes ouvertes sacrifiant au sacro-saint courant d'air sfaxien que même les médecins de la ville recommandaient pour rester en bonne santé ! Le temps s'était légèrement couvert mais il ne fallait surement pas songer à quelque semblant de pluie. A leur retour de la cuisine, ils annoncèrent à ces dames qu'ils allaient faire un petit tour en voiture et qu'ils les rejoindraient en fin d'après-midi.

⁸ Petits gâteaux recouverts de sucre glace ou de miel.

Pierre avait acheté une superbe Citroën C4 vert olive et noire et il lui tardait d'en faire les honneurs à ses frères. Mario proposa d'aller rendre visite à l'oncle Jules, propriétaire d'un domaine d'olivier à une trentaine de kilomètres au nord-ouest de la ville.

Ils quittèrent Sfax en empruntant la route de Triaga. Les gros pneus de la Citroën tentaient d'avalier au mieux les nids de poules des routes tunisiennes, le chauffeur d'éviter charrettes et mulets aux itinéraires fantaisistes, se frayant un chemin à grand coup de klaxon. Au bout de quelques kilomètres à ce régime, Joseph interpella le conducteur.

- Pierre, je ne vais pas vous accompagner chez l'oncle. J'ai besoin de réfléchir seul un moment à toutes ces histoires. Est-ce que tu peux me laisser à Touilet ech Chéridi et me reprendre à votre retour ?
- Si tu veux mais il n'y a rien là-bas et tu vas crever de chaud !

Pierre après une courte montée sur un chemin en dos de dromadaire, déposa son frère au pied du belvédère qui marquait le plus haut point de toute la région. Cette tour maçonnée s'élevant à 132 mètres offrait un magnifique panorama sur la majestueuse forêt d'oliviers. Joseph grimpa à l'échelle de fer qui permettait d'atteindre le sommet et distingua à son arrivée sur la plate-forme sommitale le nuage de poussière que soulevait la voiture de son frère en s'éloignant. A perte de vue s'étendait l'océan vert des oliviers sfaxiens. Au sommet de la colline soufflait un agréable zéphire et aussi loin que sa vue portait, il ne pouvait apercevoir âme qui vive. Il respira à plein poumon l'odeur des champs accablés de chaleur puis redescendit s'abriter des ardeurs du soleil. Assis à l'ombre des arcades du petit temple, il profita de ces instants de calme et de sérénité pour faire le point.

Il ne pouvait se résoudre à clore ce dossier sans comprendre. Certes et comme le clamait son adjoint, le crime avait été puni, l'assassin retrouvé. Mais quels motifs avaient poussé cet homme à ce crime horrible ? Il commença par examiner ce qu'il possédait de plus sûr sur cette enquête morte née.

Premièrement, il avait la conviction que le sergent Dunard avait été attendu dans *la Brasserie africaine*. Il fallait donc que son assassin ait été informé qu'il y viendrait à ce moment là et ce, à la suite d'une permission. Il était donc évident qu'il en avait été averti par une personne proche de Dunard, soit à la caserne, soit en ville. Il lui fallait donc savoir dans quelles conditions cette fameuse permission lui avait été accordée et pourquoi. Car il observait qu'ordinairement les sous-officiers ne se gênaient pas pour sortir à leur gré du camp pratiquement tous les soirs. Il fallait donc supposer que Dunard avait dû être contraint de garder le camp pour une quelconque raison pendant une période de célibat suffisamment longue pour qu'à sa libération, il n'ait qu'une seule idée en tête. L'assassin n'avait eu plus alors qu'à le suivre discrètement ce jour-là précisément.

Deuxièmement, si les « trois D » avait assassiné à leur tour cet homme arborant ce tatouage, comment avaient-ils pu le retrouver aussi vite ? Se connaissaient-ils ?

Troisièmement, Mademoiselle Leduc venait de disparaître et à l'évidence, elle savait quelque chose. Ce quelque chose ne pouvait que concerner Dunard ou son assassin. Il lui fallait donc par tous moyens retrouver cette jeune femme et vivante serait le mieux !

Enfin l'ensemble de ces réflexions et observations ne pouvait que converger en un lieu et vers un groupe : le 4^{ème} régiment de spahis !

Chapitre 7

- Commissaire, je ne vous comprends pas ! S'interrogea le colonel Pressi de Glast. Tout le monde sait aujourd'hui que l'assassin du sergent Dunard a été retrouvé. Et il lui mit sous les yeux le gros titre de la *Dépêche Sfaxienne* du jour. Et peu importe qui il est ! Et vous persistez à vouloir prendre connaissance du dossier du sergent ? Voilà une conscience professionnelle qui dépasse les bornes de tout bon sens !
- Si vous le permettez, mon colonel. Il nous faut renvoyer à Tunis un dossier complet et cohérent sans quoi, on nous en demandera compte un jour ou l'autre. Autant achever dès maintenant ces pénibles démarches.

L'argument semblait avoir interpellé l'esprit fortement hiérarchisé de Pressi de Glast qui n'y trouva rien à redire. Il se contenta simplement de hausser dédaigneusement les épaules. Aux côtés de Grima, Legoff ne semblait pas partager les convictions de son propre supérieur. Il faisait grise mine depuis le matin lorsqu'il avait appris qu'il ne partirait peut-être plus comme il le croyait samedi encore. Une vive discussion avait séparé les deux hommes car Legoff ne voyait pas, lui-non plus, pourquoi il était nécessaire de poursuivre l'enquête.

- Comprenez André, nous avons certes l'assassin mais pas ses mobiles. Encore moins pour l'instant son identité. Ainsi qui nous assure que cette affaire est vraiment réglée ? Ne va-t-il

pas se produire d'autres crimes, d'autres règlements de compte peut-être basés sur les mêmes ressorts ?

- Mais commissaire, en suivant votre raisonnement aucune affaire criminelle ne serait jamais bouclée ! C'est insensé !

Alors, Joseph avait patiemment expliqué à son subordonné une partie de ses raisonnements et déductions de la veille. Une partie seulement car il se gardait toujours d'évoquer mademoiselle Leduc.

- Dans tous les cas messieurs, je ne peux vous autoriser à sortir le moindre document de cette pièce. Il vous faudra pour cela me fournir un ordre des autorités de police de la Régence. Reprit Pressi de Glast. En outre, je dois vous aviser que j'ai donné ordre à notre régiment de s'apprêter pour un départ en manœuvre ce mercredi matin. Vous n'avez donc vous même que ce jour et demain au plus pour vaquer à vos besognes administratives et autres interrogatoires à moins de vouloir nous suivre au désert.

Grima et Legoff se regardèrent étonnés. Une légère angoisse commençait à déformer les traits réguliers du visage du breton expatrié.

- Comment ? Vous voulez dire que tout le régiment va quitter Sfax ?
- En effet, monsieur. A l'exception de quelques plantons de garde et des malades et autres tire-au-flanc traditionnels, bien entendu ! Vous m'excuserez mais j'ai des ordres à donner. Sonnez mon secrétaire au besoin. Messieurs, je vous salue bien !

- Une dernière chose mon colonel. Je désirerais avoir un court entretien avec le capitaine Sainte-Croix si cela ne dérange pas ses activités.
- Je vais le faire mander mais soyez bref, nous avons beaucoup à faire !

Et le colonel Pressi de Glast les planta là.

Grima restait médusé. Il ne lui laissait que deux petites journées pour mettre fin à ses investigations. Après, toute cette histoire se perdrait dans les sables du Sahara car Dieu seul savait quand le 4^{ème} spahi reviendrait sur Sfax. Il resta un temps les bras ballants dans cette grande pièce qui faisait office de salle d'honneur. Tout autour de lui s'amoncelait un incroyable fatras de trophées. Les murs étaient couverts d'épées, de sabres et de fusils, çà et là des portraits photographiques sous verre rappelaient aux visiteurs les vénérables visages des officiers supérieurs du régiment. Vieilles badernes bombant le torse, moustaches triomphantes, galons et décorations étincelantes. Une immense mosaïque représentant des scènes de pêches et de chasse, sans doute prélevée sur un des sites romains proches de la ville, avait été fixée sur la totalité d'un mur. Au centre de la pièce une vitrine hexagonale enfermait une multitude de pièces archéologiques poussiéreuses, lampes à huile, statuettes, coupes et vases, tessons d'assiettes en terre cuite, débris de verre... Alors qu'au sol, tenaient en équilibre sur leur pied unique, vases et amphores de toutes formes.

Grima reprit ses esprits et vit que sur une immense table, on avait fait porter deux dossiers attachés par des lanières de tissus et numérotés. Legoff prit une chaise et s'assit ne sachant au juste par quoi commencer. Grima fit lentement le tour de la salle, examinant soigneusement toutes les photographies mises aux murs. Il s'attarda

sur deux d'entre elles représentant des officiers devant leur magnifique pur-sang, l'air bravache en diable.

- André, avez-vous pensé à vous munir de votre appareil photographique ?
- Il ne me quitte jamais, monsieur.
- Bien. Auriez-vous l'obligeance de me reproduire les quelques photographies que je vais vous indiquer. Je me charge de l'étude des dossiers. Il est fort possible que je vous demande aussi de prendre en charge une partie des vérifications et interrogatoires nécessaires sur le volet des malversations couvertes par le sergent Dunard.

Et Grima décrocha soigneusement deux photographies sur lesquelles figurait le colonel Pressi de Glast. Legoff en essuya le verre protecteur, les plaça dans un rayon de lumière en les manipulant pour éviter d'éventuels reflets puis posa son appareil et commença à en assurer les différents réglages, une fois l'analyse de la lumière effectuée. C'est à ce moment là que se présenta le capitaine Sainte-Croix. L'homme était svelte et paraissait avoir une quarantaine d'années, une belle moustache brune ornait un visage aux traits réguliers.

- Mon capitaine, j'ai quelques questions à vous poser. Pouvons-nous trouver une pièce plus discrète ? Lui annonça Grima.
- Mon bureau est à deux pas, si vous voulez bien me suivre.

Laissant Legoff œuvrer, les deux hommes enfilèrent un long couloir pour se retrouver dans une pièce plus sobrement meublée. Dès que la porte fut refermée, Grima attaqua bille en tête.

- Pourquoi avoir donné cette permission de milieu de semaine au Sergent Dunard ?

Le capitaine Sainte-Croix parut fort embarrassé et hésita un long moment avant de répondre. Il regardait le commissaire se demandant s'il pouvait faire confiance à cet homme. Puis, enfin il osa parler.

- Écoutez commissaire, Je n'ai fait qu'obéir aux ordres de mon supérieur. Le sergent Dunard avait... Comment dire... Un caractère assez irascible et il s'accrochait souvent avec notre colonel pour des broutilles. Mais depuis quelques temps, les affrontements étaient devenus beaucoup trop fréquents. Lors du dernier, certaines paroles n'auraient jamais dues être prononcées et mon supérieur m'a ordonné de porter le sergent Dunard aux arrêts disciplinaires pour quinze jours.
- Bigre !
- En réalité, il m'a demandé beaucoup plus que cela. Nous avons entamé une démarche administrative pour exiger la mutation du sergent vers un autre régiment en Algérie.
- Sans son accord ?
- Oui.
- Ainsi, le jour où vous lui avez accordé cette fameuse permission, il sortait de quinze jours de consigne ?
- En effet. Mais ce n'est pas tout commissaire. Le sergent Dunard a violemment refusé cette demande de mutation et donné sa propre démission du régiment. En conséquence, sa peine effectuée, nous n'avions plus beaucoup de pouvoir sur lui.
- Bien, merci mon capitaine. Ce sera tout.

Grima partit rejoindre Legoff, abasourdi par ce qu'il venait d'entendre. Mais il se plongea malgré tout dans l'étude des dossiers concernant l'affaire de vente de matériel militaire. Dossiers au

final assez peu intéressants si ce n'est que Grima notait que tout avait commencé par une plainte non officielle d'un certain Riccardo Tassiani dont le commerce consistait à vendre des chevaux et « tous produits pour l'équitation ». Ce monsieur s'était présenté à la caserne après s'être rendu compte qu'on lui faisait concurrence en ville en revendant de superbes pur-sang à moindre prix. Il disait vouloir porter plainte si le trafic ne s'arrêtait pas immédiatement. Les rapports décrivaient ensuite l'enquête interne et ses conclusions. Dunard n'y paraissait au fond que comme l'un des rouages de la malversation. Mais il est probable que son caractère et son passé n'avaient pas dû jouer en sa faveur. Legoff avait fini ses prises de vues et il semblait qu'il n'y aurait plus grand chose à obtenir du régiment.

Les deux hommes se quittèrent sur le seuil de la caserne. Mais le commissaire décida d'aller rendre immédiatement visite à ce Tassiani, il fit donc demi-tour pour rejoindre Moulinville où le marchand tenait boutique. Il repassa ainsi par les écuries et les baraquements du camp. L'ambiance avait radicalement changé depuis sa dernière visite. Il n'était plus question de farniente, semblait-il. De toutes parts, les militaires s'affairaient. Il avisa sur son chemin les trois « D » occupés à panser leurs bêtes. Les hommes évitèrent son regard. Il stoppa pourtant sa marche à leur niveau, les regarda ostensiblement mais en silence et reprit son chemin vers la sortie des casernements.

A peine avait-il quitté l'enceinte militaire qu'il sentit une main lui tirer un pan de sa chemise. Il se retourna vivement pour avoir la surprise de reconnaître Yassine qui lui souriait. La conversation s'engagea en arabe.

— Ah Yassine, où étais-tu passé ? Je t'ai cherché hier soir.

- Yassine a travaillé pour toi, mon ami. Viens, suis moi... Mais marche un peu loin derrière moi pour faire qu'on ne nous voit pas ensemble.

Intrigué, Grima n'eut même pas le temps d'objecter au vieillard qu'il avait beaucoup à faire justement. Déjà, il le suivait à distance, remontant vers la médina. Claudiquant appuyé sur son bâton, Yassine se frayait un chemin dans les ruelles de la ville arabe. Enfin, il frappa de son gourdin à une porte cloutée et une vieille femme tout aussi ridée que lui le fit entrer. Yassine fit alors signe au commissaire qu'il pouvait les suivre. Le trio remonta un couloir sombre, déboucha dans une cour au sol de terre battue qui desservait plusieurs pièces dont certaines n'avaient qu'un rideau de toile effilochée en guise de porte. L'ensemble dut être beau autrefois comme en témoignaient encore quelques moulures de stuc brisées mais il était aujourd'hui en état de décrépitude totale et d'une saleté repoussante. Yassine emprunta un escalier branlant et arrivé péniblement sur le palier, appela une certaine Nesrine.

Une femme d'une trentaine d'années, misérablement vêtue, finit par apparaître tenant sur un bras un nourrisson et par la main une gamine au crâne rasé, âgée tout au plus de deux ou trois ans. Yassine demanda à Nesrine de dire au commissaire ce qu'elle lui avait rapporté. La pauvre femme, les larmes aux yeux, finit par expliquer en un français approximatif que son mari un docker français n'était pas rentré depuis deux jours, qu'il buvait beaucoup mais qu'il rentrait toujours et que c'était un bon mari quand même. Grima affectait par la détresse de cette pauvre femme, la saleté de ce taudis tentait de comprendre et il tourna un regard éperdu et interrogateur vers Yassine.

- Dis à monsieur le commissaire ce qu'il avait marqué sur le bras.

Chapitre 8

Carmela n'en revenait pas. Elle écoutait religieusement son époux qui lui rapportait les avancées de la journée passée. Si comme tout le monde, elle savait que l'assassin avait été repêché samedi, elle ignorait bien sûr son identité.

- Un certain Emilio Saliani, un petit truand d'origine italienne, naturalisé français et condamné pour vol avec violence à Alger en 19 à trois ans de prison. Il récidive quelques mois après sa sortie puis c'est l'enchaînement habituel des mauvaises fréquentations. Il replonge pour trois nouvelles années après une bagarre au couteau, à Tunis cette fois, sur fond de proxénétisme. Mais le juge ne veut plus le voir traîner dans les environs et l'expédie au bagne de Tataouine en 24.
- Tataouine ! Mon Dieu !
- Il l'avait cherché ! Pas une petite nature, l'Emilio. Un bagarreur de première, forte tête, grande gueule. Mais Tataouine le mate. Et lorsqu'il en sort, il y a quatre ans, il a enfin mis, en apparence, un peu d'eau dans son vin.
- Et qu'est ce qu'il faisait à Sfax avec sa pauvre femme ?
- Du Sud, il remonte vers Gabès où il rencontre cette malheureuse qu'il met enceinte par deux fois. Puis, il la traîne avec lui jusqu'à Sfax où il trouve un emploi de docker au quai des Phosphates pour la compagnie Réno. Je me demande s'il n'était pas mieux à Tataouine ! Tataouine où il se fait tatouer sur l'avant-bras un petit scorpion rouge en souvenir de son passage au bagne. Comment ne m'en suis-je pas douté ?

La conversation se poursuivait autour de quelques banatages arrosés de jus de citron. Ces grosses boulettes de pommes de terre farcies au thon et aux œufs puis frites étaient un des autres régals de Joseph. Carmela y rajoutait des câpres vinaigrées qui leur apportaient une petite touche d'amertume délicieuse.

- Bon, mais tout cela ne nous dit pas pourquoi il a assassiné ce pauvre Dunard ?
- C'est exact.
- Une histoire de femmes alors. Peut-être que Dunard était l'amant de celle de Saliari
- Impossible, la misérable a passé tout son séjour sfaxien à s'occuper de ses enfants quand elle n'était pas enceinte. Saliari rentrait souvent saoul mais il lui ramenait quand même sa pauvre paye. Et si tu avais vu le taudis et la crasse dans laquelle elle vit, je ne crois pas que cela ait pu attirer même un Dunard !
- Alors l'argent ! Ce pauvre type a dû accepter de régler son compte à Dunard contre une forte somme.
- Là, tu touches au cœur de la cible, ma bonne Carmela. Voilà, la seule explication possible. Quelqu'un a recruté cet homme à la dérive dans un bar quelconque et lui a mis le marché en main. Cela se tient mais alors soit il a lui-même été assassiné avant de toucher le prix de son crime soit nous faisons à nouveau fausse piste. Car il ne faut pas oublier les spahis que j'ai aperçus traînant un homme vers son embarquement final.
- A propos, tu as su de quoi il était mort ?
- Oui, les résultats de l'autopsie sont arrivés ce matin. Noyade. Aucun doute possible. Il était bien imbibé d'alcool aussi. Mais c'est de l'eau salée qui l'a tué !

Le couple marqua un temps de silence, frappé par tout ce que cette mort pouvait avoir d'horrible. C'est Carmela qui relança la conversation après un temps de réflexion.

— Une hypothèse n'exclut pas l'autre.

Joseph sourit en regardant son épouse d'un œil admiratif. Comme il avait bien fait de choisir cette charmante jeune maltaise aperçue à la messe aux côtés de sa mère. Comme elle était belle sous sa faldetta de soie noire qui laissait admirer son doux profil et ses yeux de biche ! Et s'il n'y avait eu que cette beauté mais il fut charmé par sa culture et son intelligence. Comme elle aurait pu aller loin si seulement ses parents n'avaient pas sacrifié leur fille à la réussite de leur fils aîné. Joseph sortit de ses pensées, Carmela poursuivant sur son idée.

— Oui, il se peut parfaitement que les spahis l'aient intercepté avant qu'il n'ait été payé.

— Tu as raison, Carmela. C'est plausible. Mais Salianni aurait au moins du accepter une avance sur le forfait à venir, non ? Et puis, comment se fait-il qu'il ne se soit pas méfié alors qu'il venait d'assassiner justement un spahi ? Pas un sou sur lui, rien à son épouse non plus. Tu vois Carmela, il y a de toutes façons quelque chose qui ne tourne pas rond dans notre affaire. Si les « trois D » ont retrouvé Salianni et je conviens que c'est à cause de ma bourde sur ce tatouage, c'est sûrement en écumant les bars louches de la ville mais Salianni aurait dû se méfier quand même. Non ?

— Il était peut-être déjà trop saoul pour cela ?

— Quelque chose ne fonctionne pas. Je n'arrive pas à le comprendre, à même te le formuler mais quelque chose ne

fonctionne pas. Allez, laissons cela ma douce. Tiens si tu me resservais de ces succulentes banatages ?

- A propos, Jo, tu ne m’as pas dit comment vous l’aviez retrouvée ?
- Qui ?
- L’identité de Saliani ?
- Ah ça ma chère épouse, cela fait partie des choses que je ne peux pas dire même à une aussi délicieuse femme que toi !

A Legoff n’ont plus d’ailleurs, il n’avait pas avoué que sans l’intervention de Yassine, ils chercheraient encore. Le tour des docks à la recherche d’une éventuelle absence et l’aide de quelques amis avaient suffi au mendiant là où les policiers avaient échoués. Son collaborateur de l’ombre avait su se révéler sacrément efficace et tout cela en échange d’un bol de soupe et surtout d’une solide et vieille amitié.

Son déjeuner achevé, Grima était bien décidé à percer le mystère de cette autre disparition qui l’intriguait au plus haut point, celle de mademoiselle Leduc. Il repartit donc vers la rue Victor-Hugo et sonna, cette fois, à la première porte de l’immeuble. Une femme âgée lui ouvrit alors qu’un chat leur filait entre les jambes.

- Reviens ! Filou, reviens ! Ah la sale bête ! Je ne vais pas lui courir qu’il aille au diable !
Puis se ravisant.
Oui, c’est pourquoi ?
- Je désirais rendre visite à mademoiselle Leduc...
- Ce n’est pas ici, c’est au premier ! Tenez c’est son chat qui vient de s’échapper.

- Elle s'est donc absentée ?
- Oui, elle est à Sousse chez sa sœur. Mais elle m'a dit de ne pas le répéter au premier venu.
- Très bien, très bien. Cela tombe bien, je ne suis pas le premier venu, commissaire Grima... Puis-je entrer ?

Elle s'effaça pour le laisser pénétrer dans un appartement propre et sentant l'encaustique. L'intérieur était meublé avec gout et laissait entrevoir que la personne qui l'habitait ne manquait pas de moyen.

- J'ai besoin pour l'enquête en cours de m'entretenir avec mademoiselle Leduc. Connaissez-vous son adresse à Sousse.
- Bien sûr, mais je ne peux pas vous la donner.
- Écoutez-moi madame. C'est votre droit et je ne peux vous y forcer mais sachez que je pourrai l'obtenir de mon collègue en poste à Sousse. Cela nous prendra un peu plus de temps, voilà tout.

Son interlocutrice parut réfléchir un moment.

- C'est à cause de ce défilé de militaires ici. Je l'avais prévenue que tout cela finirait mal.

Écoutez commissaire, je vous fais confiance, vous avez l'air d'un garçon sérieux. Elle loge chez sa sœur qui n'est pas mariée, elle non plus, un peu pour les mêmes raisons qu'elle d'ailleurs. C'est au 12, rue Sadi-Carnot. Je compte sur votre discrétion et tâchez de la ramener à la raison !

Grima remercia et s'en fut en direction de ses bureaux. Sur le chemin, il croisa Filou, le chat maraudeur tellement occupé à traîner le squelette d'un mэрou sorti d'une poubelle éventrée qu'il ne le vit même pas venir. Il n'eut aucun mal à s'en saisir et le rapporta à sa

gardienne qui ne manqua pas de le remercier dix fois, soulagé de l'avoir si vite retrouvé.

Chapitre 9

Voilà, il s'était enfin décidé. Grima venait de laisser son adjoint prendre ses congés. Il pourrait donc rejoindre sa très chère Bretagne natale. Une fois de plus, c'est Carmela qui avait fini par le convaincre du peu d'utilité d'un inspecteur fortement récalcitrant à ses côtés. Il avait enfin les mains libres et plus aucun scrupule à mener cette enquête comme il l'entendait.

Legoff ne tarderait donc plus à prendre ce même train vers Tunis dans lequel il avait pris place au matin. Le commissaire regardait défiler les paysages desséchés du Sahel tunisien tout en se donnant cette journée et pas une de plus pour éclaircir le mystère de la fuite de mademoiselle Leduc. Il n'avait averti personne au commissariat de sa démarche et pas d'avantage ses collègues de Sousse.

A son arrivée dans la ville blanche dont les constructions modernes s'alanguissaient vers le port, il prit une calèche qui le mena rapidement rue Carnot. Une jeune femme vint lui ouvrir qui, a n'en pas douter, devait être la sœur de sa mystérieuse interlocutrice du cercle des officiers. Grima se présenta et demanda sans ambages à parler à mademoiselle Henriette Leduc qu'il savait pertinemment être là. Prise de court, la jeune femme le laissa entrer et après une très courte attente, il revit enfin celle qui lui avait posé un si regrettable lapin !

Elle paraissait extrêmement gênée mais se reprenant, elle invita le commissaire à s'asseoir.

- Inutile de vous demander comment vous m'avez retrouvée, n'est-ce pas ?
- En effet !

- Je vous dois des excuses, monsieur le commissaire mais aussi des explications. J'ai dû quitter Sfax avec précipitation, je ne m'y sentais plus en sécurité. Voyez-vous, je... Je connais très bien Suzanne Pressi de Glast, la fille aînée du colonel des Spahis.

Grima marqua un temps d'étonnement mais ne dit rien, incitant du regard la jeune femme à poursuivre.

- C'est une jeune femme vive, aussi charmante et gaie que son père peut être, disons... rigide. Est-ce par opposition à cette rigueur paternelle excessive ? Est-ce l'absence d'une mère disparue trop jeune ? Quoiqu'il en soit Suzanne a eu de nombreuses fréquentations masculines et toutes ont fortement déplu à son père. Mais aucune au point de la toute dernière.
- Le sergent Dunard. Coupa Grima.
- Exactement commissaire, le sergent Dunard. Bel homme, viril certes mais comment dire, intellectuellement peut-être un peu limité. Cependant pour Suzanne, il marquait enfin une possibilité d'affranchissement de la tutelle paternelle, vous me comprenez ?
- Parfaitement, mademoiselle, parfaitement.
- Lui seul était capable de s'opposer aux diktats de son père et comparé aux fils de colons, de fonctionnaires, de commerçants, il avait le charme de l'aventure. A Sfax, tout se sait très vite. Le colonel a donc repris immédiatement les choses en main. Suzanne a dû quitter Sfax pour Tunis, Dunard après un échange houleux avec son supérieur, s'est retrouvé en prison puis a démissionné avant d'être assassiné.

Le silence se fit dans le petit salon où la sœur d'Henriette venait de servir le café.

- Merci pour ces explications mais tout cela ne m'apprend pas pourquoi vous avez décidé de quitter la ville, vous aussi ?
- Le scandale, commissaire, le scandale que le colonel Pressi de Glast redoute plus que tout.
- Mais il me semble qu'en éloignant et sa fille et Dunard, les choses étaient réglées.
- Détrompez-vous rien n'était réglé au contraire ! Je suis restée en intime relation avec Suzanne et je savais que Dunard, une fois ses biens liquidés à Sfax, avait l'intention de rejoindre mon amie à Tunis et de s'envoler avec elle vers la France. Lorsque je me suis approchée de vous au cercle des officiers vendredi, le colonel a dû redouter que je ne vous en dise beaucoup trop et que la relation de sa fille avec la victime n'apparaisse au grand jour.
- Il a donc fait pression sur votre personne ?
- Pas directement, monsieur le commissaire...
- Puis-je me permettre de vous demander qui fut son intermédiaire ?

A nouveau le silence reprit et ce n'est qu'à l'incitation de sa sœur qu'Henriette osa enfin répondre au commissaire.

- le capitaine Sainte-Croix. Je dois vous avouer également que le capitaine est... comment dire...
- Son ami intime. Intervint sa sœur qui avait compris qu'Henriette ne pouvait aller aussi loin dans la confiance.
- Mais croyez-bien, commissaire que le capitaine n'a rien à voir dans tout cela ! Il a surtout voulu me protéger.
- En vous conseillant de vous éclipser et de faire ainsi une légère obstruction à la marche de la vérité. Lança en souriant Joseph Grima.

- Commissaire, il vous faut considérer avec réalisme qu'à Sfax toute relation avec un militaire est extrêmement mal vue de la bonne société. Les spahis sont admirés mais personne ne se veut dupe de leurs mœurs. On fabule énormément aussi sur leur existence aventureuse, cela émoustille des femmes dont la vie se résume à quelques sorties en ville et à la plage. A trop les fréquenter, comme je l'ai fait, on vous soupçonne très vite et à tort, de tous les vices.

Le capitaine Sainte-Croix n'a pas voulu me voir mêlée à un crime qui aurait pu impliquer son supérieur et ma meilleure amie. Vous êtes d'origine maltaise et vous savez la difficulté que les français ont à s'intégrer au sein des vieilles familles sfxiennes. Pour nous, comme pour vous, l'endogamie est la règle. Maltais, juifs, arabes, italiens cherchent avant tout à se marier entre eux. Tout le monde se fréquente, se respecte plus ou moins, fait ses petites affaires mais personne ne donnerait sa fille à marier à un étranger à sa propre communauté.

Joseph Grima ne répondit rien. Tout cela, il ne le savait que trop bien et il n'était pas là pour évoquer ces problèmes sociétaux.

- Bien, mesdemoiselles, je vous remercie de votre accueil, je pense que nous nous sommes enfin dit l'essentiel et « mon devoir m'appelle », comme l'on dit dans les romans et les administrations !
- Monsieur le commissaire, je ne voudrais pas que vous vous mépreniez sur mon témoignage. Le 4^{ème} spahis est un grand corps militaire et il ne saurait être impliqué dans son intégrité à cause de quelques éléments perturbateurs.
- Oh, mademoiselle Leduc, j'en suis bien conscient. On ne cesse d'ailleurs, ces temps-ci, de me le rappeler, croyez-moi !

L'entretien prit ainsi fin et Grima qui avait quelques heures à perdre avant de reprendre le train vers Sfax se dirigea vers la ville en quête de quelque chose de plus consistant à avaler qu'un autre café. Il finit par s'installer à la terrasse du *Bristol*, une grande brasserie qui donnait sur le port. A regret à cause de l'heure tardive, il ne put commander qu'un « jambon-beurre » et un verre de bière qu'il consomma en repensant à ce qu'impliquaient les révélations de mademoiselle Leduc.

Si le colonel Pressi de Glast avait eu connaissance des desseins de sa fille, en démissionnant, le sergent Dunard devenait incontrôlable. Le haut gradé aurait certes pu refuser cette démission mais cela impliquait le risque d'une série d'esclandres encore plus préjudiciables. Non, Grima avait beau essayer de trouver une échappatoire autre que le meurtre au trop raide colonel, il n'y arrivait pas. Il devait convenir qu'il tenait enfin un coupable tout à fait acceptable intellectuellement mais parfaitement intouchable légalement car il n'avait pas la moindre once de preuve contre lui. C'est sur ces pensées amères qu'il reprit le train pour Sfax où la chaleur, les trépidations et les tracasseries aidant... il s'endormit.

A un arrêt marqué du convoi, il ouvrit les yeux croyant être arrivé mais des passagers s'engouffrant dans le wagon et la vision de la pancarte « La hencha » au fronton d'une toute petite gare le rassurèrent. Il lui restait encore une quarantaine de kilomètres de somnolence désinvolte. Tiens, se dit-il dans son demi-sommeil, cet homme endimanché ressemble à Mario !

- Joseph ! S'exclama le jeune homme arrivé à sa hauteur.
- Mario ! Mais que fais-tu là ?

Mario prit place près de son frère, ôtant son chapeau et dénouant le col de sa cravate, il parut gêné.

- J'ai répondu à une annonce d'emploi que j'ai trouvée dans *la Dépêche Sfaxienne*. L'entretien d'embauche devait avoir lieu au domaine de Bou Zouita. Ce sont les Malinet qui cherchent un régisseur général pour leur propriété. Tu sais que j'ai toujours rêvé de travailler dans l'agriculture et il est temps à mon âge que je songe à m'employer sérieusement.
- Pourquoi ne pas avoir demandé à l'oncle Jules. Il aurait sûrement pu t'embaucher à la ferme.
- Oui, mais je n'aurais eu aucun espoir de lui succéder, mes cousins le feront avec brio. Aucun avancement possible non plus.
- Qu'a donné l'entretien ?
- Excellent, excellent. Ils me prennent à l'essai pour un trimestre complet à partir du mois de septembre. Le fait que je sois ton frère a joué en ma faveur bien qu'ils soient très affectés par les événements qui ont touché le 4^{ème}. Sais-tu que les Malinet sont apparentés au général de division Félix Destremau ?
- Non, je l'ignorais.
- Et puis, Joseph... Je dois te confier quelque chose... Tu es d'ailleurs la première personne à qui j'en parle... J'ai l'intention de me fiancer.
- Mais c'est une excellente nouvelle ! S'exclama Grima qui avait toujours craint que son petit frère ne reste éternellement célibataire. Et quel est le nom de l'heureuse élue ?
- Quoi ne me dis pas que toi, le plus brillant investigateur de Tunisie, tu ne t'es douté de rien !

Joseph Grima regarda son frère dans les yeux et amorça l'esquisse d'une grimace avant de se reprendre. Il venait de se réveiller pleinement et de tout comprendre en un instant.

- Quoi Anna ? Anna... la ... notre...
- Votre bonne, oui, Anna. Reprit Mario, un large sourire aux lèvres. Je suis tombé amoureux fou, Joseph. Elle est merveilleuse !
- Mais enfin Mario, c'est impossible ! C'est une... une...
- Bonne, oui et alors ? Ne me dis pas que cela te choque. C'est une personne qui a beaucoup souffert. Et elle a un cœur immense. Peu importe la condition dans laquelle elle est tombée. Sais-tu qu'elle a été orpheline très jeune, il lui a fallu beaucoup de volonté pour ne pas sombrer dans la misère, crois-moi. Et puis, bonne c'est un métier comme un autre. Il n'y a pas de sot métier, tu me l'as souvent répété, non ? Et moi, travaillant, elle n'aura plus besoin de se placer chez le premier venu, non ?

Joseph garda le silence en se tordant les mains. Comment pouvait-il parler ? Avouer à son frère qu'il était tombé amoureux d'une prostituée ? Ses convictions profondes empêchaient tout rejet, tout anathème. Mais mon Dieu, que les choses devenaient compliquées ces derniers temps à Sfax !!

Chapitre 10

C'est particulièrement abattu que Joseph Grima prit ses fonctions à son bureau ce mercredi matin. Legoff venait de passer pour le saluer une dernière fois avant son départ pour deux mois en France et l'incitait à faire comme lui, en prenant au moins deux semaines de congés après cette sale affaire de double meurtre. Pourquoi ne viendrait-il pas visiter la Bretagne avec son épouse ? Il pourrait les y accueillir avec grand plaisir.

Grima le remercia et lui souhaita un agréable séjour en famille. Son premier adjoint parti, il tourna en rond et s'abattit dans son fauteuil. Sa dépression venait de la certitude qu'il n'avait fait qu'accumuler bourdes et bévues depuis le début de cette histoire et il n'avait pas de quoi être très fier de lui. Il n'arrivait tout simplement pas au degré de pragmatisme affiché par Legoff et tant d'autres. Il ne pouvait se résoudre à mettre la clef de sa raison et de son intégrité sous son paillason et à s'octroyer des vacances mentales. Cette idée de « vacances mentales » arriva seule à le dérider un peu lorsque soudain des clameurs et le son, encore étouffés, d'une fanfare et d'un défilé militaire l'attira à ses fenêtres. Il avait complètement oublié le départ du 4^{ème} pour ses manœuvres dans le grand Sud !

Tout le monde se précipitait sur le boulevard de France pour ne pas manquer le spectacle haut en couleur des militaires défilant en un ordre parfait. En tête de régiment, aussi droit qu'une guillotine, le colonel Pressi de Glast ouvrait le spectacle. Son regard glacial portait loin, on ne sait où devant lui. Ses joues, brillantes d'avoir été rasées de trop près, faisaient écho à la robe alezan de son pur-sang

parfaitement étrillé, elle-aussi. Suivaient toute son équipe de commandement, hommes, matériel et approvisionnements. Parmi eux, le caporal Delprat et les sergents Doulet et Debré plus avachis, déjà résignés à subir l'âpreté du désert en pleins mois caniculaires. Grima contempla d'un œil triste ces trois assassins et songea que très certainement aussi, le commanditaire du crime qui avait tout enchaîné, s'éloignait de toute justice. Cela redoubla son mal être et il quitta précipitamment un spectacle qui le renvoyait à sa propre impuissance.

Depuis son retour de Sousse, la veille, il tournait et retournait les termes du témoignage de mademoiselle Leduc, espérant pouvoir y découvrir l'indice qui lui permettrait de poursuivre sa traque du véritable coupable. Mais il savait sa marge de manœuvre extrêmement limitée. Il ne pouvait pas aller questionner Suzanne Pressi de Glast à Tunis sans déchaîner les foudres de son père et derrière lui, de l'administration coloniale toute entière. D'autre part, il n'arrivait pas à comprendre qui avait pu faire le lien entre Emilio Saliani, l'assassin de Dunard et le commanditaire du crime. Si le colonel avait voulu écarter à jamais son turbulent sergent des jupes de sa fille, il était pourtant hors de question pour lui de se compromettre avec une telle engeance. Dans tous les cas l'élimination de Saliani avait admirablement servi le véritable cerveau de cet assassinat sanglant. Sainte-Croix lui paraissait déjà être l'homme d'une piste plus vraisemblable. Il était célibataire, proche des hommes de troupe...

A quoi bon ? De toutes manières, il avait les mains liées et les coupables les avaient libres ! Plusieurs coups de téléphone intra ou extra murs s'étaient assurés en matinée que, cette fois, tout allait rentrer dans l'ordre à Sfax.

Un temps dans la nuit, car contrairement à son ordinaire, il avait fort mal dormi, il avait eu cette pensée folle de se précipiter pour tout raconter à la bande à Dunard. Un coup de fusil malencontreux est si vite parti en manœuvres que cette seconde exécution sommaire n'aurait pas d'avantage effrayé ces brutes que la première. Au moins aurait-il eu la conviction que Justice serait faite ! Mais bien sûr sa moralité chrétienne, son sens du devoir et de l'honnêteté lui interdisaient de mener à bien ce phantasme vengeur.

Il en restait là, se torturant intérieurement. Le visage impassible du colonel, sa morgue le poursuivaient en chacune de ses pensées. De retour dans son bureau, tout l'ennuyait mais il dut se remettre à sa tâche ordinaire et gérer les affaires courantes de la ville qui n'avaient désormais pour lui plus le moindre intérêt. Un peu avant midi, sa secrétaire vint déposer une grande enveloppe de papier kraft. Il avait complètement oublié les photos prises par Legoff dans la salle d'honneur du 4^{ème}. Devant lui, il retrouvait les poses hautaines des officiers en campagne. Il examina chaque reproduction à la recherche d'un indice improbable et les jeta sur son bureau de dépit. Rien !

Enfin, il se décida à quitter son office pour aller marcher un peu vers le vieux port avant d'aller retrouver Carmela et Anna pour le déjeuner. Alors, le fil de ses pensées s'engouffra dans de nouvelles préoccupations à propos de son frère et de la jeune Anna. Il lui avait été impossible d'avouer à Mario d'où venait la jeune femme. Et autant, cette petite lui inspirait de la sympathie, autant il ne pouvait se faire à l'idée que son frère puisse l'épouser. Et même si cela se faisait dans l'ignorance de son ancienne activité. Que dirait son entourage lorsqu'une indiscretion, un jour ou l'autre, entacherait leur union. Il suffisait d'un homme croisé dans la rue et qui la reconnaîtrait, d'une ancienne collègue idiote et trop bavarde...

Et leur mère Angela Grima ! Mon Dieu, leur mère !

C'est un peu après le croisement de la rue Mattéi et de la rue Paviller qu'il s'entendit appeler dans le renforcement d'une entrée d'entrepôt. Son fidèle Yassine lui fit signe d'approcher et lui murmura rapidement quelque chose à l'oreille avant de s'éloigner nonchalamment, le laissant totalement perplexe.

Le repas de midi fut une épreuve supplémentaire pour Grima. Sa femme se doutait de ses tourments et tâchait par mille petits soins affectueux de lui témoigner son soutien sans avoir à lui en faire une déclaration qui l'aurait encore plus accablé. Lui n'osait même plus regarder Anna et encore moins s'épancher à son propos auprès de son épouse. Et, plus que tout, ce que venait de lui apprendre Yassine le perturbait. Le vieillard lui avait affirmé qu'Anna était retournée à *la Brasserie africaine*, la veille alors qu'il était à Sousse.

Pourquoi ? Qu'était-elle allé y faire alors qu'il lui avait assuré qu'elle n'avait plus aucun compte à rendre au couple Spina. Était-ce pour faire ses adieux à ses anciennes compagnes, leur annoncer prématurément son futur mariage, honorer quelques dettes ? Il fallait qu'il en ait le cœur net et qu'il règle cette affaire une fois pour toutes. Il se leva, enfila sa veste, embrassa son épouse et prit le chemin de Borj Ennar d'un pas décidé.

A l'entrée du lupanar, une fois les gardiens passés, il se heurta à Calvo qui sortait précipitamment. Le mac le regarda avec dédain en ne le saluant surtout pas. Pauvre type, songea Grima. Son épouse ne fit aucune cérémonie pour le recevoir et, comme il semblait que ce soit son habitude, démarra fort mal leur échange.

- Commissaire, cette petite c'est du manque à gagner ! Maintenant que le calme est revenu, que l'assassin a été puni par les spahis, elle doit revenir.

- Par les spahis ? Qui t'a dit que Saliani avait été tué par des spahis ?

Gina parut un moment décontenancée mais retrouva vite de sa superbe.

- Mais enfin, tout Sfax le sait !
- Ah, tiens donc ! Mais revenons à Anna. Qu'est-elle venue faire ici, hier soir ?
- Elle a voulu nous apprendre qu'elle allait se marier avec votre frère et venait nous dire au revoir. Cela nous a bien fait rire, commissaire. Calvo lui a flanqué deux gifles pour lui apprendre à vivre. Et lui a laissé vingt quatre heures pour revenir. Je peux vous dire que ça a bardé !

Soudain, elle se rendit compte au visage de Grima qu'elle était peut-être allée un peu trop loin et tenta d'atténuer son propos.

- Enfin, si vous êtes d'accord commissaire, bien sûr. Si vous êtes d'accord.
- Justement non, je ne suis pas d'accord ! Anna ne remettra plus jamais les pieds ici !

Nouveau temps de réflexion de Gina qui, malgré les apparences n'avait pas décidé d'être bête et reprit :

- Oh, je vois ! Alors c'était donc vrai !
- Cela ne te regarde plus. Anna ne reviendra pas dans votre « établissement ». Elle a tout juste 18 ans et, à ce titre, elle est mineure. Elle devait être encore beaucoup plus jeune lorsqu'elle est entrée ici pour son malheur. Vous savez ce que cela signifie au titre de la loi, Calvo et toi ? Je pourrais faire

contrôler toutes ces demoiselles et sérieusement cette fois. Et très vite, *la Brasserie africaine* serait un souvenir nostalgique dans l'esprit tordu de quelques pervers esseulés, tu me suis Gina ?

- Vous rêvez commissaire ! Il faut sortir de temps en temps ! Qu'est-ce que vous vous imaginez que les filles qui se vendent à Sfax sont toutes majeures ? Et qu'est-ce que vous croyez que cette vieille carne de Zohra, la borgne d'à-côté, trouve pour ses clients ? Des gamines de tout juste quatorze ans, parfois cédées pour une passe avec un nabab du coin, par leur propre mère. Des gamines ou des gamins ! Allez lui demander à cette salope de Zohra comment elle les trouve et nous fait concurrence sans même être emmerdée comme nous par vos putains de contrôles sanitaires.

Vous savez quoi ? Je crois que tout Sfax sera très émue lorsque l'on va apprendre le beau conte de fées d'un frère de commissaire amoureux d'une ancienne pute !

- Ne me dis pas Gina que je suis en train d'entendre une sorte de ... chantage ? La fermeture était l'hypothèse la plus douce, la prison ferme pour détournement de mineures, Zohra ou pas, et pour menaces envers un officier de police risque de devenir très vite une certitude, si tu continues sur cette voie là.
- Commissaire, commissaire ne nous énervons pas, n'est-ce pas ? Pourquoi s'énervier ? Les choses sont très bien comme ça aujourd'hui. Pourquoi vouloir tout changer. Anna est libre d'aller où elle veut et avec qui elle veut. Personne ne l'a retient ici.
- C'est parfait Gina, c'est bien ainsi que je l'entendais moi-aussi. Restons en là et dis surtout à ton cher époux ne plus jamais lever le petit doigt sur elle.

- C'est entendu commissaire, c'est entendu. Une de perdue, dix de retrouvées comme on dit, hein !

Que puis-je vous offrir pour sceller notre accord, un petit digestif, un thé ?

- Non, rien je te remercie, j'ai encore beaucoup à faire cet après-midi.

Grima sortit vaguement soulagé de Borj Ennar. Il n'était pas dupe et se méfiait des entourloupes de Gina qu'il ne connaissait que trop bien. Espérant que cette fois, elle aurait compris, il reprit le chemin de son commissariat où il passa un après-midi morose à traiter un conflit de voisinage entre deux commerces de cordages marins qui s'accusaient de concurrence déloyale, d'insultes et de coups et blessures. Vers seize heures en pleine canicule, il eut la surprise de voir arriver Carmela en sueur. Elle n'était jamais venue dans son bureau à l'exception du jour de son installation où il lui avait fait visiter les locaux et présenté ses nouveaux collègues. Il fut immédiatement inquiet en apercevant sa mine défaite.

- Jo, il faut que tu ailles voir immédiatement ta mère ! Je ne sais pas comment elle a fait mais elle sait tout à propos d'Anna et a envoyé ta sœur me prévenir qu'elle voulait te parler toutes affaires cessantes !
- Et parce que ma mère me convoque « toutes affaires cessantes », il faudrait que moi, commissaire de cette ville, sexagénaire assumé, je cesse toutes mes affaires et accoure !
- Je passerai la voir à la fin de mon service !

Carmela l'embrassa en lui recommandant de ne pas s'énerver et le laissa à ses récriminations.

- Sale garce de Gina ! Pensa-t-il. Je suis sûr que c'est le moyen qu'elle a trouvé pour se venger. Ne pas répandre l'information dans tout Sfax mais prévenir la seule personne capable de tous nous empoisonner la vie ! Ah, elle me le paiera !!

Chapitre 11

— Assieds-toi mon fils, j'ai à te parler sérieusement !

Joseph avait beau clamer approcher les soixante ans et être commissaire, quoiqu'il en dise, sa mère continuait à l'impressionner !

Il y avait encore sur le marbre du buffet de la maison familiale, posé à côté de la grande et haute paire de jumelles de son père, la photographie d'une belle jeune femme, mince, vêtue d'une robe de soie à col montant parée d'un double rang de collier. Elle y tend la main droite à son époux moustachu et l'un et l'autre portent un regard doux vers l'avenir. Déjà, elle semblait avoir du mal à maîtriser son abondante chevelure noire. Déjà, se discernait l'étroitesse de ses épaules, amplifiée aujourd'hui par l'embonpoint de son visage au double menton affirmé. Depuis le décès d'Emmanuel Grima, elle avait énormément grossi au point de ne plus pouvoir se chausser d'autre chose que d'une paire de savates difformes. Elle ne sortaient plus, ne pouvant marcher très longtemps et passait ses journées à cuisiner avec sa fille, broder, lire et contempler l'entrée du vieux port assise sur son balcon dès que le soleil n'y dardait plus ses rayons, rafraîchie par l'incessant va-et-vient de son éventail carré en fibre de palmier.

— Regarde ce qu'un petit arabe nous a porté !

Grima déplia une feuille volante qu'elle lui jeta et sur laquelle était maladroitement griffonné par « un ami qui vous veut du bien », la révélation du passé de la bonniche de monsieur le commissaire. La forme, les fautes d'orthographe en signaient la provenance. Gina

pour ne pas se compromettre en avait sans doute dicté le contenu à une de ses pensionnaires tout juste lettrée. Le torchon finissait par des félicitations pour la prochaine union de Mario Grima avec l'ex-pute Anna Corelli !

- Ne me dis pas que tu es dépravé au point d'avoir pour maîtresse cette trainée de dix huit ans à peine, à ton propre domicile et sous les yeux de ta sainte femme !
- Maman ! Comment peut-dire des horreurs pareilles et croire cet immondice !
- Et pourquoi pas ? Ces gens sont bien informés. Je viens d'avoir une discussion avec Mario qui m'a avoué entre quatre yeux qu'il avait l'intention de se fiancer avec cette créature ! Je l'ai flanqué dehors ! Comment celui qui a écrit ça le savait, hein ? Regarde-moi bien dans les yeux, Joseph et dis en face à ta mère en jurant sur la tête de notre seigneur Jésus qu'il soit re-crucifié, si tu mens, que cette fille n'est pas une pute de bordel à spahis !

Joseph ne put rien jurer et baissa la tête. C'était un aveu que ne rata pas sa mère.

- Jamais, tu m'entends, jamais je n'aurais cru cela de mes fils. Dieu aurait dû me foudroyer sur place plutôt que de me laisser enfanter deux vipères lubriques qui viennent de détruire une des familles les plus honorables de Sfax !

Et sur ce constat fatal, elle se mit à pleurer à chaudes larmes.

- Maman, maman, calme-toi, tu exagères, tu dramatises et tu te rends malade pour rien, sur la foi de ce torchon.

- La seule explication - et crois-moi depuis trois heures, j'ai tourné et retourné tout ça dans ma pauvre tête - La seule explication est que tu t'es laissé abuser, toi et ton frère, qui êtes de pauvres naïfs, par la pègre qui vous a mis cette fille dans les pattes pour vous corrompre. Allez... le reste de l'histoire, on la connaît ! Vous les hommes dès que ça commence à frétiller du popotin devant vos yeux vous perdez la tête !!
- Mais enfin maman, comment peux-tu penser des horreurs pareilles de tes fils ? Tu nous as fait, tu nous connais et tu t'imagines que d'un seul coup nous allons anéantir notre vie pour une passade ?
- **Ah tu vois**, Judas, tu l'avoues !!
- Mais non, je n'avoue rien du tout, c'est plus compliqué que cela !
- Écoute-moi bien, Joseph. Si tu ne remets pas immédiatement cette traînée dans le caniveau d'où tu l'as tirée, je ne sais pourquoi, ni comment, ce n'est plus la peine de ne jamais remettre les pieds ici. Tu m'entends ?

Quant à ton tchouche de frère qui ne veut rien entendre, c'est déjà fini avec lui, je ne veux plus le revoir ! Je l'ai chassé à coups de savates et il est parti trouver refuge chez mon fils unique, ce brave Pierre qui va mourir de honte quand il va apprendre les turpitudes de ses frères !!

Allez, rentre chez toi auprès de cette pauvre Carmela, que Dieu la protège, si elle veut bien encore de toi !

- Maman, il est impossible de discuter avec toi en ce moment, je reviendrai quand tu te seras calmée.
- Ne reviens qu'après avoir remis cette catin dans la poubelle à matelots d'où elle sort sinon ce n'est pas la peine !

Joseph laissa là sa mère, incapable sous le coup de l'émotion de pouvoir lui expliquer quoi que ce soit. Il croisa sa sœur qui pleurait assise sur une chaise dans le couloir, l'embrassa en lui demandant de prendre soin de leur mère et prit le chemin du retour vers son appartement, la larme à l'œil, lui aussi.

Rentré à son domicile, Carmela comprit immédiatement à sa figure que l'entretien ne s'était pas très bien déroulé et prit son Joseph de mari dans ses bras pour l'êtreindre, l'embrasser et le consoler de son mieux.

- Cette satanée garce de Gina va me le payer, crois-moi !
- Que peux-tu faire mon pauvre Jo ? Plus tu te montreras avec elle, plus tu risques de répandre une calomnie qui pour l'instant ne visait qu'à détruire ta famille.
- Belle réussite, c'est fait !!
- N'exagère rien, ta mère est sous le coup de l'émotion et finira par se calmer. Pour l'instant, elle ne réfléchit même plus.
- Et Mario ?
- Ils se sont disputés et maman ne veut plus le revoir. Je l'ai trouvé en pleurs devant la porte de l'appartement. Pierre va l'héberger le temps que cela se calme... Si cela se calme parce que lui est bien décidé à tout quitter pour épouser la petite, ex-prostituée ou pas.
- Mario est solide et puis, il a trouvé un emploi en dehors de Sfax en pleine campagne. Là-bas, ils feront leur vie sans être atteints par les médisances.
- Décidemment, j'ai bien mal manœuvré. Tout m'échappe Carmela. Je ne suis pas taillé pour ce genre d'affaires, tout juste bon à régler des vols de chèvres ou de cagots à rascasses !

- Ne te dénigre pas ! Au contraire tu as fait tout ce qui était en ton pouvoir et sans toi cette malheureuse Anna serait encore entre les mains de ces truands. Au moins cette affaire aura servi à cela. Quant à ces deux crapules de Dunard et de Saliani qui les pleure aujourd'hui ?

Allons, allons tâche de te détendre un peu pendant que je prépare le repas et nous irons marcher sur les quais après manger pour nous changer les idées. Anna est partie avec ton frère rendre visite à l'oncle Jules et ne rentrera que demain dans la matinée.

- Eh bien ! C'est du joli !
- Allons, allons... Mario a du temps à rattraper ! Nous avons été jeunes nous aussi. Viens « mon petit français » que je t'embrasse !

Cette nuit-là aussi, Joseph Grima mit longtemps à trouver un sommeil qui fut extrêmement agité. Il fut en proie à d'horribles cauchemars. Le dernier, juste avant son réveil définitif vers cinq heures du matin, le mettait à la merci d'un groupe de scorpions rouges dans les dunes brûlantes du désert. Il avait beau hurler, courir et se débattre, il s'enfonçait au contraire dans des sables mouvants jusqu'à en avoir la bouche emplie. Il se leva transpirant, comme fiévreux, alla se doucher à l'eau froide et se prépara son premier café fort de la matinée en prenant bien soin de ne pas réveiller Carmela. Les idées plus claires, il réfléchit à nouveau à cette avalanche de problèmes qui l'avait enseveli durant ces derniers jours et en conclut qu'il fallait sûrement trouver là, la source de son enfouissement dans les sables de son rêve. Quant aux scorpions rouges, bien sûr, il savait bien à quoi l'arthropode mortel le ramenait. Et soudain, il réalisa ou

crut réaliser ce qui lui avait jusqu'à présent échappé. Il fonça s'habiller en vitesse et fut près au moment où Carmela se levait, étonnée de le trouver prêt à partir de si bonne heure.

— Je file au commissariat Carmela, je crois que je tiens enfin quelque chose !!

Chapitre 12

A six heures trente, la ville s'éveillait à peine et il ne rencontra pas âme qui vive lors du court chemin qui le conduisait quotidiennement de la porte de son immeuble à celle de son commissariat. Il ouvrit des locaux frais et déserts, la femme de ménage ne passerait que dans une heure, et il se dirigea vers son bureau. Là, il reprit les notes prises par Legoff et lui au cours de leur enquête et ressortit de son enveloppe les photographies qu'il avait demandées de reproduire à son adjoint. Une grosse loupe cerclée de cuivre lui permit d'en préciser les détails.

Deux de ces clichés ne présentaient aucun intérêt mais le troisième... Comment n'avait-il pas porté attention aux casernements bas mais surtout aux collines d'arrière plan au profil si caractéristique. Tataouine ! Foum Tataouine. La photo avait été prise très certainement lors de manœuvres spéciales du 4^{ème} dans le grand Sud, on y voyait une série d'officiers supérieurs devant leur monture. Pressi de Glast regardait l'objectif avec morgue alors que derrière lui, on pouvait distinguer, plus effacé le capitaine Sainte-Croix. Le bat' Af de Tataouine, tristement célèbre pour la dureté de ses conditions d'existence. Il tourna la photographie et eut la surprise de constater que Legoff avait noté de sa main : « *Visite du 4^{ème} spahi à Foum Tataouine – 1922. Reproduction d'une photographie du salon d'honneur du 4^{ème} spahi de Sfax* ». Mais ce qu'il n'avait pas compris, c'est que Sainte-Croix ne faisait pas alors parti du régiment qui rendait visite au camp disciplinaire, il était un des cadres militaires de Tataouine !

Il ressortit alors le dossier militaire du sergent Dunard pour constater que c'était précisément à ce moment que le turbulent militaire avait fait deux années de bataillon disciplinaire, à Tataouine lui-aussi !! Les deux hommes ne pouvaient que se connaître. Le lien venait donc de se renforcer entre Sainte-Croix et Dunard mais il restait à faire avec Emilio Saliari. Or là, tous ses espoirs s'arrêtaient nets à nouveau. Car rien ne reliait plus Saliari enfermé à Tataouine en 24 donc deux années après que Sainte-Croix et Dunard en soient sortis pour s'engager dans le 4^{ème} spahi à Sfax. Quelque chose lui échappait, un rouage commun manquait sans lequel aucune autre déduction ne pouvait s'enchaîner à une multitude de suppositions qui l'assaillait.

Désemparé, il rangea tous les documents dans le grand tiroir de son bureau et repartit vers la ville prendre dans un bar son second café de la matinée. C'est en le sirotant qu'il se remémora la piste qu'il allait remonter lorsque Yassine l'en avait détourné pour le conduire dans le taudis immonde où survivait la famille de ce Saliari. Il s'apprêtait à alors à aller interroger ce maquignon, Riccardo Tassiani qui avait porté plainte contre les militaires. Peut-être ce dernier aurait-il quelque chose à lui apprendre de nouveau. Mais avant, il lui fallait avaler quelque chose de plus consistant qu'un autre café. Il régla et s'engouffra dans la Médina où il fit une halte chez Bouazizi, le ftaïri⁹. Assis en tailleur sur une estrade de ciment carrelé, l'homme roulait ses boules de pâte à beignet, les aplatissait, les étirait en les saisissant rapidement par leur circonférence puis les jetait vivement dans une grande bassine d'huile. La galette gonflait rapidement, égouttée, brûlante encore, elle était tout aussi prestement enveloppée dans un cornet de papier recyclé. Grima en consomma deux arrosées de miel puisé dans une grande jatte commune. Puis, il se lava les

⁹ Marchand de ftaïrs, gros beignets frits dans l'huile.

maines à une fontaine murale, les essuya sur un torchon à la propreté douteuse et enfin se remit en route !

Il entreprit cette fois de contourner les remparts de la vieille ville par le sud et remonta vers les nouveaux quartiers de Moulinville. Sfax était, depuis des années déjà, un chantier permanent, hérissé d'échafaudages et marcher dans ses rues nouvellement tracées consistait à éviter les brouettes, les tas de briques et de sables. Face au Fondouk, non loin des casernements et du marché de Bab Djebli, il trouva les locaux de Tassiani marqués d'une immense enseigne peinte à son nom au dessus de l'arcade d'entrée. Déjà, on s'y afférait et il se présenta devant un garçon à tout faire qui le conduisit au bureau du patron. Ce dernier, petit et rondouillard aurait facilement évoqué un barbier de vaudeville plutôt qu'un marchand de chevaux. Il fut très étonné de recevoir de si bon matin la visite d'un commissaire pour une aussi vieille histoire, parfaitement réglée à ce jour.

- Pourquoi revenir aujourd'hui là-dessus ? Les spahis m'avaient assuré que tout cela avait été définitivement réglé. Et la mort de ce pauvre Dunard a enterré cette pénible affaire avec lui, non ?
- En effet, mais je dois quand même vous poser deux ou trois petites questions. Pourquoi ne pas être venu me voir par exemple, à l'époque des faits ?
- Écoutez, monsieur le commissaire, il valait mieux essayer de régler cela à l'amiable, non ? Sfax est une petite ville où tout le monde se connaît. C'était ridicule de croire que l'on pouvait faire bénéficier certaines personnes de petits trafics sans que les professionnels ne finissent par s'en rendre compte. Je suis aller directement voir le colonel pour lui expliquer que certaines de ses bêtes étaient achetées par des

gens de bonnes familles en toute bonne foi. Et que ces animaux étaient parfaitement sains. Aussi, je ne comprenais pas pourquoi son régiment agissait ainsi en dehors de toute règle. Il m'a promis qu'il arrangerait cela au plus vite. Ce qu'il a fait en me dédommageant très généreusement pour, disait-il, mettre fin à toute rumeur déplacée. Voilà, c'est tout !

- Personne d'autre que vous ne s'est étonné de tout cela ?
- Bien sûr que les gens qui ont acheté ces bêtes s'étonnaient de leur prix particulièrement bas mais ils n'allaient pas s'en plaindre ! Écoutez commissaire, pourquoi vouloir remuer des affaires anciennes ? Tout le monde a oublié ces histoires et c'est tant mieux. Je ne veux pas d'ennuis, mon commerce marche bien, restons en là.

Finit-il en souriant largement et en reconduisant Grima vers la sortie.

- Une dernière chose monsieur Tassiani, comment se faisaient les ventes ? « Les 4 D », car c'est ainsi que se surnommaient les quatre hommes à la base de ces trafics, avaient bien un intermédiaire. Ils ne pouvaient eux-mêmes se livrer à ces reventes aux yeux de tous.
- Je... Je ne peux pas vous le dire.
- Pourquoi cela ?
- Ce serait très risqué, monsieur le commissaire et je tiens à vivre en paix.
- Monsieur Tassiani, je crois que j'ai été fort compréhensif, pour le moment. Je pourrais, bien au contraire, ressortir toute cette affaire et tout reprendre à zéro. Je pourrais vous convoquer, au vu et au su de tous, et tout remettre à plat et pourquoi pas en informer un ami, journaliste à la *Dépêche sfaxienne* ?

- Bon, bon... Et le petit homme regarda inquiet autour de lui. Venez dans mon bureau.

Il reprit Grima par le bras, le ramena dans un bureau orné de photographies de chevaux à l'hippodrome, de selles rutilantes posées sur des chevalets, ferma la porte et invita le commissaire à s'asseoir.

- Les « 4 D », comme vous les appelez, s'arrangeaient avec Raymond Studon, le médecin vétérinaire qui a été démis de ses fonctions depuis par le colonel Pressi de Glast. Studon déclarait, de temps en temps, des bêtes inaptes au service. De très belles bêtes en parfaite santé. Dunard et ses copains les prenaient en charge avant leur vente aux enchères ou à l'équarisseur et elles disparaissaient du circuit. Leur intermédiaire ? Vous le connaissez bien ! C'est Calvo Spina.
- Quoi le Calvo de *la Brasserie africaine* ?
- Lui-même commissaire, lui-même. Cet homme n'est pas l'abruti que vous croyez, loin de là. Il est un des piliers de l'hippodrome de Sfax et il a aussi des fonctions dans plusieurs clubs sportifs. C'est surtout un très gros joueur qui connaît énormément de monde. Il lui était facile de trouver des acheteurs aux bêtes que détournaient les militaires, chose que les spahis étaient incapables de faire.
- Je vois !
- Pour le faire taire, les spahis l'ont acheté. Le capitaine Sainte-Croix a été chargé de lui verser une somme rondelette en échange de son silence et d'aveux signés.
- C'est incroyable, incroyable !
- N'est-ce pas ?
- Je vous remercie monsieur Tassiani. Votre témoignage m'aide énormément.

- Témoignage informel, commissaire et qui le restera car j'ai moi aussi signé un document, contresigné et paraphé par le colonel Pressi de Glast, m'interdisant toute action en justice, afférente à ce problème en tout cas.
- Je comprends.
- Enfin, ce n'est pas tout monsieur le commissaire. Spina est un homme très dangereux. Il connaît beaucoup de monde, beaucoup. Depuis l'arrivée au pouvoir de Mussolini en Italie, c'est aussi devenu un indicateur de premier plan pour Rome. Vous voyez, il ne faut pas se fier aux apparences.

Grima quitta le commerçant abasourdi par ce qu'il venait d'apprendre. Jamais il n'aurait imaginé de tels arrangements, comme jamais il n'aurait pu supposer que de tels trafics aient pu se produire sans qu'il n'en ait eu vent. Ainsi, il commençait à faire le lien entre les spahis et le lieu de l'assassinat de Dunard. Ainsi, pouvait-on supposer que ce cher Calvo ait pu être impliqué dans une sordide affaire visant à éliminer un prétendant inacceptable pour la fille d'un colonel très « à cheval » sur les principes.

Il retourna d'un pas rapide à son bureau et passa immédiatement plusieurs coups de téléphone à Tunis. Il lui fallait immédiatement savoir maintenant quel avait été le passé du couple Spina. *La brasserie africaine* n'était sûrement pas le plus vieil établissement de la ville. A la vérité, il n'en savait rien, ne s'étant jamais intéressé de très près à la personnalité des tenanciers des bordels de Borj Ennar. Il fit venir un de ses agents plus particulièrement chargé de la police des mœurs qui lui apprit que l'établissement avait été racheté il y a six ans à un vieux juif égyptien qui n'y avait jamais mis les pieds. Le lieu avait du potentiel mais il était lamentablement tenu. Le couple Spina avait récupéré l'affaire pour une bouchée de pain, nettoyé rapidement et surtout ré-achalandé le fond. Seule chose qui

intéressait une clientèle de soudards et de spahis peut regardante sur l'agencement des lieux. Calvo Spina était né à Sfax de parents siciliens. C'était un flambeur, estimé toutefois pour son implication dans la vie sportive locale. Apparemment, il avait un petit réseau de rabatteur à viande fraîche dans tout le protectorat et ne faisait pas dans la dentelle avec son cheptel. C'était à peu-près tout ce qu'il savait.

Rapidement, les informations qu'il avait demandées à Tunis lui apprirent que le couple n'en était pas à son galop d'essai ! Ils avaient écumé la Tunisie, passant de bleds en petites villes jusqu'à Sfax et toujours dans le même genre d'activités. Mais là où Grima sursauta, c'est lorsqu'il se fit répéter par deux fois que les Spina tenait le bordel le plus infâme de Tataouine : « Le scorpion rouge » !

Chapitre 13

- Carmela ! Je te dois des excuses.
- Ah bon et pourquoi donc ?
- Parce que ma chérie, tu avais raison depuis le début !
- Je sais que j'ai souvent raison, répondit-elle en souriant. Mais je ne vois pas, cette fois, de quoi tu parles.
- Au tout début de cette affaire, le premier soir, souviens-toi... Tu m'as déclaré que Dunard couchait avec la fille du colonel. Et je n'y ai pas prêté attention croyant à des ragots de bonnes femmes.
- Mais, c'était des ragots de bonnes femmes !
- Qui se sont avérés tout à fait fondés.
- Il me semble à ta mine épanouie que tu as résolu cette enquête et trouvé ton coupable, n'est-ce pas ?
- Tout n'est peut-être pas bouclé... Mais j'ai, je crois, une assez bonne vision de ce qui a pu se passer.

En effet, comme tu le savais, Suzanne Pressi de Glast avait une relation trop chaude avec le sergent Dunard. Relation qui est venue aux oreilles de son père. Ce dernier, connaissant le zèbre, est alors rentré dans une rage folle. Il a intimé l'ordre à sa fille de plier bagage et l'a éloignée sur Tunis. Puis, il a convoqué Dunard pour lui signifier qu'il avait demandé sa mutation dans un autre régiment de spahis en Algérie. Ce que Dunard a violemment rejeté. S'en est suivi une vive altercation à la suite de laquelle le colonel a fait placé Dunard quinze jours aux arrêts de rigueur. Mais la décision du sergent est ferme, il donne sa démission et règle ses affaires pour

quitter Sfax. Son intention étant de rejoindre sa jeune compagne à Tunis avant d'embarquer avec elle pour Dieu sait où. Cependant le colonel Pressi de Glast n'est pas né de la dernière pluie et il se doute bien de ce que prépare son incontrôlable sergent. Il s'arrange donc pour trouver un homme de main capable de mettre définitivement fin aux prétentions de ce salopard. Enfin quand je dis qu'il s'arrange... Il lui est impossible de le faire lui-même, aussi fait-il appel à son intermédiaire habituel : le capitaine Sainte-Croix. Car il se trouve que Sainte-Croix a déjà eu à effacer quelques petites magouilles sordides de ses hommes avec un certain Cesare Francesco Spina dit « Calvo » Spina.

- L'ex-tortionnaire de notre pauvre Anna ?
- Lui-même ! Mais surtout ex-taulier du *Scorpion rouge*, le bordel le plus répugnant du sud tunisien, le bordel de Tataouine. Tataouine où sont respectivement passés : Sainte-Croix en tant qu'officier au cinquième bataillon d'infanterie légère, Dunard au même, avant de rejoindre les spahis à Sfax, et Emilio Saliani. Mais lui, au bagné pour purger une peine de droit commun. Que du beau monde !

La suite, tu la connais. Les copains de Dunard décident de venger sa mort et, comme un idiot, c'est moi qui vient leur offrir le seul indice permettant de retrouver l'assassin : le scorpion rouge tatoué sur son bras. Seulement voilà, si j'ai parfaitement compris maintenant comment tout cela a pu s'agencer, je n'ai aucune preuve me permettant d'arrêter les véritables coupables. Sainte-Croix ne parlera pas, Spina encore moins et Saliani, plus du tout !

- Donc, selon toi, contre de l'argent, notre colonel aurait fait tuer son sergent par un vaurien recruté sur les docks.

- Exact !
- Je suis totalement désolé de te dire Joseph que, selon moi, tout cela ne tient absolument pas la route !
- Pardon ?
- C'est totalement irréaliste ! Et surtout cela ne peut pas coller à l'esprit d'un haut gradé tel que Pressi de Glast qui jamais ne se serait compromis moralement dans un assassinat sur commande aussi sordide. Non, mon cher Jo, il faut que tu revoies ta copie !
- Mais enfin, Carmela, il s'est déjà compromis moralement dans une transaction malhonnête avec Spina à propos de ce trafic de chevaux ! Tu l'oublies.
- L'affaire des chevaux impliquait le régiment. Dunard, c'était une offense familiale et personnelle. Pressi de Glast est un homme du siècle dernier, Joseph. Un homme d'honneur et de duel, pas un comploteur se cachant derrière des intermédiaires véreux.

Grima resta interloqué, regardant en silence sa femme, il ne trouvait rien à répondre. Il savait qu'elle avait raison. Il lui fallait tout reprendre à zéro et il sentait que, cette fois, il n'en avait plus du tout le courage.

Le lendemain, après le premier office du matin auquel il venait d'assister, Joseph sonna à la porte du presbytère de l'église-cathédrale. Il demanda à parler au curé Descroix. Ce dernier l'invita à s'installer dans un petit salon de réception dont les fenêtres ouvertes donnaient sur l'église. Deux pièces, à l'opposé de la porte d'entrée, devaient être les chambres des deux religieux servants. Le père Descroix était un petit homme aux épaules étroites et au visage

mangé par une épaisse barbe blanche taillée en carré qui lui donnait l'allure d'un missionnaire d'Afrique centrale. Deux petits yeux clairs regardaient derrière une paire de lunettes rondes un commissaire bien gêné et qui ne savait par où commencer.

- Mon père, je ne suis pas venu pour me confesser mais pour vous demander un conseil ou plutôt deux conseils. Le premier a trait à la malheureuse affaire du double meurtre que vous connaissez et le second à un problème familial qui en quelque sorte en dépend.
- Je vous écoute mon fils.

Et Grima raconta au vieux prêtre tout ce qu'il savait ou croyait savoir à propos de son enquête.

- Au point où j'en suis arrivé, je dois avouer que je tourne en rond et suis incapable d'appréhender le moindre coupable malgré mes soupçons. Ai-je le droit, selon vous mon père, de mettre fin à mes investigations et de laisser peut-être un criminel impuni et en liberté ?
- Mon cher fils, je crois que vous avez accompli tout ce qui était en votre pouvoir. Pour tout le monde, justice a été faite car l'assassin de ce malheureux sergent a été rattrapé et puni. Je sais que vous cherchez à comprendre les raisons de ce crime mais, tout homme a ses limites et il faut accepter les vôtres sans tomber dans le péché d'orgueil.

D'autre part, ce meurtre a aussi fait réagir la population en faveur d'un relèvement de la moralité publique. A toute chose malheur est bon. Oh, il serait bien illusoire de vouloir éradiquer le plus vieux métier du monde mais si l'on pouvait au moins l'encadrer, protéger ces pauvres femmes, redoubler

de vigilance sur le plan sanitaire... Tout cela ne peut se faire sans le travail acharné d'hommes comme vous, mon fils. Aussi, reprenez courage car vous n'avez pas failli.

Il fut plus difficile à Joseph Grima d'exposer son autre gros tracas. Son regard fit le tour de la pièce s'arrêtant sur une bibliothèque fournie en ouvrages de piété et de philosophie religieuse. Puis il se décida après avoir profondément inspiré à évoquer la place de la jeune Anna dans le cœur de son frère et éventuellement au sein de sa famille. Là, le prêtre prit le temps d'une longue réflexion avant de répondre.

- Savez-vous que le Christ vivait entouré de pécheresses ? Bien sûr. Vous, chrétien exemplaire, ainsi que tous les membres de votre respectable famille, savez-bien cela. Mais laissez-moi vous rappeler l'épisode relaté par saint Luc. Jésus est invité à manger par un pharisien qui ne lui donne pas d'eau pour ses ablutions. Alors une prostituée voyant cela pleure, lui lave les pieds de ses larmes et les essuie de ses cheveux. Jésus dit alors à cette femme : « Tes péchés sont pardonnés ».

C'est une très belle parabole. Mais saint Marc nous rapporte par ailleurs cette autre phrase du Christ lancée aux sacrificateurs du Temple : « Je vous le dis en vérité, les publicains et les prostituées vous devanceront dans le royaume de Dieu. »

Le Christ pardonnant aux prostituées, ne nous incite-t-il pas à faire preuve de compassion ? Parfois, les plus humbles, les plus rejetés sont source de biens des enseignements que ne peuvent plus nous donner ceux qui ont tout.

- Je comprends tout à fait cela mon père mais je doute que ma mère veuille suivre l'exemple du Christ en acceptant un ancienne prostituée comme bru de son plus jeune fils !

- J’irai parler à madame votre mère dans l’après-midi. Passez me revoir ici en début de soirée et nous verrons en conséquence ce qu’il y a lieu de faire...
- Je vous remercie mon père.

L’entretien se poursuivit autour d’un café et Grima rasséréiné, laissa le vieux prêtre à ses innombrables occupations pour vaquer aux siennes. Sur le chemin du retour à son bureau, il lui sembla enfin percevoir une éclaircie après cette période particulièrement sombre de son existence.

Il avait pris la décision d’arrêter là ces investigations suivant l’opinion éclairée de son épouse qui lui avait rappelé, à juste titre, à quel point il s’était laissé troubler par ses sentiments. Son antipathie pour le colonel Pressi de Glast, le témoignage de cette charmante mademoiselle Leduc avaient insensiblement fini par orienter ses convictions personnelles. Comme le lui avait fait comprendre Carmela, il est fort probable alors qu’il se soit à jamais éloigné de la vérité.

Détendu, persuadé que le père Descroix allait résoudre cette crise familiale exceptionnelle, il entra dans son bureau et s’arrêta net, figé dans sa réflexion. Bon Dieu ! Comment n’y avait-il pas pensé plus tôt !!

C’est à ce moment précis que Mario, entrant en trombe derrière lui, s’exclama :

- Jo, Anna a disparu !

Chapitre 14

Tous les abords de *la Brasserie africaine* étaient bouclés. Une fourgonnette cellulaire de la prison centrale attendait au bas de la volée de marches qui menait à Borj Ennar et tous les gardiens disponibles bloquaient les ruelles conduisant au bordel. Grima accompagné de l'inspecteur Dejean et de deux agents armés força la porte du lupanar et tomba sur le couple Spina qui semblait parfaitement informé de ce qui se préparait. Grima leur signifia leur mise en arrestation pour faux témoignage, assassinat avec guet-apens sur la personne de Paul Dunard et complicité d'assassinat sur celle d'Emilio Saliani.

- Vous êtes fou commissaire ! Lança Gina.
- Nous verrons bien, répondit calmement Grima.

Dejean passa les menottes au couple de proxénètes. Calvo ne prononça pas un mot mais son regard meurtrier en disait assez long sur son état d'esprit. Autour d'eux sortaient, le chapeau devant le visage, apeurés d'être appréhendés ou reconnus, les clients du moment alors que les pensionnaires se regroupaient tout aussi effrayés dans un coin du patio central. Grima s'approcha d'elles.

- Où est la petite Anna Corelli ?
- On ne sait pas commissaire, on l'a plus revue depuis mardi dernier où elle était revenue nous dire qu'elle partait d'ici. Répondit une rousse couverte d'une nuisette transparente qui ne voilait pas grand chose de son opulente personne.

Grima n'avait aucune raison de mettre en doute la parole des filles. Il leur signifia qu'elles devaient se tenir à la disposition de la justice et ne pas quitter la ville. Pour le reste, il s'en fichait. Puis, tracassé par la disparition de sa protégée, il retourna vers Dejean et les Spina.

- Dejean ! Direction le dépôt de Picville pour les Thénardier. Je les verrai dans l'après-midi au bureau. Quelques heures derrière des barreaux leur feront le plus grand bien pour réfléchir à ce qu'ils auront à m'avouer.
- Bien, monsieur le commissaire.
- Une minute ! Et s'adressant au couple de proxénètes. Si jamais il est arrivé quoi que ce soit à Anna, je vous jure que je m'arrangerai pour que la guillotine soit montée à Sfax.

Le monde avait recommencé à s'agglutiner à l'extérieur et lorsque Dejean sortit, précédé des deux gardiens de la paix accompagnant le couple des Spina menotté, le silence se fit. Grima sortit à son tour et soucieux de ne pas avoir retrouvé Anna, comme il l'aurait cru, il prit le chemin du commissariat en longeant les remparts par la rue Ferry, coupa par des ruelles et déboucha sur la place Carnot. En passant devant le petit marabout qui en ferme presque un angle, il eut la surprise de retrouver Yassine, assis sur un banc. Le vieillard lui fit discrètement signe de s'approcher. Grima fouilla ses poches à la recherche de menue monnaie puis, tout en lui tendant une piécette, échangea quelques phrases qui lui remirent le sourire aux lèvres. Immédiatement, il fit demi-tour vers le cœur de la médina.

A quinze heures, après un sandwich avalé en vitesse sur un coin de bureau, Grima faisait de nouveau face au Spina. Gina n'avait pas décoléré et se répandait tour à tour en insultes les plus ordurières ou

en menaces. Son époux, lui, n'avait pas desserré les lèvres. Il devait savoir par expérience que mieux valait ne rien dire dans ces cas là.

Grima leur signifia rapidement les chefs d'inculpation, à ses côtés Dejean prenait notes sur une Remington.

Calvo lorsqu'il eut fini leva son regard noir vers le commissaire et s'exprima pour la première fois.

- Du flan Grima, vous n'avez rien, aucune preuve contre nous.
- Il m'a fallu du temps pour saisir l'évidence de votre implication dans ce double assassinat. Le corps du sergent Dunard a été trouvé dans votre salon vert une seule porte permet d'y accéder et lui-même ouvre sur deux chambres, n'est-ce pas ?
- Et alors ?
- La première chambre était occupée par Emilio Saliani qui y avait pris place en compagnie de la malheureuse Anna. Saliani que contrairement à ce que vous avez déclaré vous connaissiez.
- Faux, prouvez-le ! rétorqua Calvo qui avait décidé de reprendre les commandes alors que Gina se taisait, renfrognée.
- Combien de filles avez-vous à la Brasserie ?
- Vingt deux. Se sentit obligée de répondre Gina.
- Vingt deux et douze chambres, trois salons d'attente sur deux maisons réunies. Tu vois Gina, je suis bien informé quand tu ne mens pas sur l'âge de tes protégées. Or, c'est précisément dans ce salon vert et dans la chambre contiguë à celle de son futur assassin que Dunard vient batifoler ! Étonnant non ?
- Simple coïncidence !
- Il faudra prouver cela au juge et jurés d'assise, monsieur Spina. Je suis persuadé que dans leur esprit le mot

coïncidence va se transformer en préméditation. Surtout lorsqu'ils apprendront que vous connaissiez fort bien l'assassin, Emilio Saliani qui fut un de vos fournisseurs attiré en adolescentes.

Au début, je me suis demandé comment vous aviez pu faire sa connaissance à Tataouine mais le fichier central de Tunis a fini par me renseigner. Ce n'est pas au « *Scorpion rouge* » que vous vous êtes rencontrés mais à Gafsa au « *Pavillon rose* », au nom oh combien poétique pour un bordel crasseux fréquenté par les ouvriers des mines de phosphates et les soldats du camp disciplinaire. Saliani rend de menus services, il va récupérer de la chaire fraîche aux arrivages des bateaux de Sicile et se fait arrêter dans un bouge de Tunis après une bagarre. C'est à Sfax que vous recroisez son chemin comme celui de Dunard d'ailleurs avec qui vous mettez en place un juteux trafic de chevaux et autres biens d'états à la pseudo réforme. Mais vous avez beaucoup de chance Spina parce que l'affaire sera vite étouffée par les spahis.

Le couple Spina s'est à nouveau muré dans le silence. Visiblement, à leur faciès, quelque chose vient de changer qui semble maintenant les inquiéter.

— Ce n'est pas pour autant que vos petites magouilles vont s'arrêter, n'est-ce pas ? Car il vous faut de l'argent Calvo, toujours plus d'argent pour payer vos dettes exorbitantes et ce n'est pas Gina qui va me contredire cette fois, elle qui a bien du mal à faire tourner sa *Brasserie* dont la caisse est un puits sans fond pour vous.

Dunard en a, lui aussi, fait les frais. Dettes de jeu, argent non remboursé sur les dernières ventes de canasson... Jusqu'à

présent, le sergent s'en foutait et laissait courir. Il n'était pas très regardant, une fille de temps en temps calmait ses impatiences. Seulement voilà, il y a une quinzaine de jours, il est venu réclamer son dû car il avait l'intention de quitter la Tunisie et il s'est fait très très insistant. Et Dunard n'était pas homme à se laisser impressionner par un petit malfrat tel que vous Spina ! Il vous a bousculé et menacé. Alors vous vous êtes souvenu de votre ancienne relation gafsienne car vous n'étiez pas de taille face à un dur à cuire.

- Je n'y suis pour rien commissaire ! Je n'ai rien à voir dans ces histoires d'hommes. Lança soudain Gina.
- Chiudi la, cagna ! rugit Calvo.

Imperturbable mais savourant intérieurement la fin de la cohésion du couple Spina, Grima poursuivit alors que Dejean prenait toujours notes, assis à son côté.

- Mais comment payer un tueur quand on n'a pas un sous vaillant ? « Les promesses rendent les fous joyeux », comme on dit. Et vous avez du promettre à Saliani à savoir quoi ! De l'argent, une part dans vos combines, une association dans *la Brasserie*... Peu importe car de toutes façons vous n'aviez pas l'intention de régler quoi que ce soit une fois débarrassé de Dunard.

Spina haussa les épaules et fit tourner sa main gauche au niveau de sa tempe en signe de folie pour son interlocuteur qui prit le geste avec sourire.

- Vous promettez donc doublement et mensongèrement à Dunard que vous allez le rembourser, et lui donnez rendez-vous à *la Brasserie*, et à Saliani, monts et merveilles en

échange de deux coups de poignards bien placés. Le reste est sordide et sans l'erreur d'avoir réunis les deux hommes au même endroit, je n'aurai pas saisi votre degré d'implication dans l'assassinat et surtout votre préméditation. Pourtant l'idée de régler vos comptes dans votre propre établissement avait toutes les chances de vous disculper surtout avec les témoignages faux et forcés de toutes vos pensionnaires que vous avez menacées de « larder » si elles racontaient quoi que ce soit.

Restait à vous débarrasser aussi de Saliani. Et là, je dois avouer que ce fut un coup de génie auquel je me suis laissé prendre, moi le premier.

Dejean s'interrompit un instant, le temps d'allumer une cigarette qu'il porta à ses lèvres tout en regardant son supérieur puis le couple qui maintenant, à nouveau, gardait le silence.

- J'ai tout d'abord bêtement cru que c'était moi qui avais mis les trois spahis sur la piste du tueur en leur livrant l'indice de son tatouage. Mais, comment auraient-ils pu retrouver un homme méfiant dans une ville de plus de 20 000 habitants ? Cela devenait beaucoup moins difficile si on leur livrait son nom et son adresse ? N'est-ce pas ?

Tout cela était risqué mais assez bien contrôlé pour que vous ne soyez pas inquiétés ni l'une, ni l'autre. D'autant plus que vous avez pris une précaution supplémentaire en la personne de cette pauvre Anna que vous avez terrorisée et menacée au point d'en faire votre espionne à domicile !

Et là, encore, je dois avouer que l'idée pour abjecte qu'elle soit était remarquable. Sous prétexte de fausses menaces d'un tueur que vous veniez de faire éliminer, vous l'avez envoyée

chez moi où elle était chargée de vous renseigner sur tout ce qu'elle entendait à propos de l'enquête en cours.

- Vous rêvez complètement ! Vous n'avez rien entre les doigts, rien ! Niente ! Nothing. C'est nib que nib ! Du vent ! Rugit Calvo qui cette fois perdait son calme.
- Seulement, il y a une chose que vous n'aviez pas prévue. C'est qu'Anna tomberait amoureuse de mon frère et surtout que se sentant assez forte loin de vous et près de moi, elle ne reviendrait plus au bercail. Aussi, lorsqu'elle est venue vous dire qu'il ne fallait plus compter sur elle, vous avez pris peur et décidé de l'éliminer à son tour. Vous ne pouviez plus lui faire confiance.

Alors vous avez commencé par la discréditer définitivement, dans notre famille d'abord. En espérant que chassée et sans ressource, elle n'aurait plus qu'à revenir à la *Brasserie*. Mais Anna savait ce qui l'attendait un jour ou l'autre et elle a décidé de vous devancer en quittant la ville.

- E finita la commedia ? dit Calvo en se levant. Allez, commissaire, enlevez-nous les menottes et restons bons amis. Vous nous avez assez fait rire avec vos histoires qui ne reposent sur rien.
- Vous vous trompez Calvo, elles reposent toutes sur un témoignage de première main !

Et Grima se leva, fit le tour de sa table de travail et alla ouvrir la porte mitoyenne qui donnait sur le bureau de Legoff. Laissant apparaître Anna, les larmes aux yeux.

- Le témoignage d'Anna Corelli !

Puis, il alla chercher les deux gardiens qui attendaient dans le vestibule d'entrée la fin de l'entrevue et leur dit de ramener le couple dans leurs cellules de Picville.

- Mi pagherai, cagna. Avrò la tua pelle. Rugit Calvo, alors que Gina cracha au visage de la jeune femme au passage.
- La guillotine aura ta tête bien avant ! Allez embarquez moi çà !

Chapitre 15

- Mais que fait-il ? Bon sang que c'est long !
- Patience, patience... Ne désespérez pas.

Joseph Grima attendait en compagnie de Mario et d'Anna, au pied du petit immeuble de sa mère. Il contemplait les barques de pêche rentrant au port par le chenal alors que Mario faisait les cent pas en ne quittant pas des yeux le petit balcon de l'appartement familial. L'entrevue de conciliation du curé Descroix avait lamentablement échoué. Angela était demeurée intraitable. Elle avait même vertement rabroué le vieux prêtre et ne voulait plus entendre parler.

Le seul espoir de Mario qui ne pouvait pas se résoudre à quitter Sfax et à se marier sans la bénédiction de sa mère reposait maintenant sur les épaules de son frère Pierre. L'aîné de la famille avait repris le commerce de fournitures pour la marine de leur défunt père Emmanuel et il avait toute la confiance de sa vieille mère qui voyait en lui le successeur de son époux regretté. Pierre était un fervent chrétien, très estimé par la communauté maltaise de la ville. Aucune cérémonie, aucune fête, aucune conférence catholique ne s'organisait sans le comité qu'il présidait. Il était en quelque sorte devenu une autorité morale de la communauté maltaise par la seule force de ses qualités.

Joseph avait pris soin de lui donner tous les détails de l'arrestation des Spina et avait insisté pour qu'il dise bien à leur mère le rôle décisif qu'avait joué Anna. Mais il ne voulait pas être à la place de son frère ! Il savait que la perspective d'un procès en cours d'assise à Tunis où immanquablement son nom risquait d'être flétri, pesait plus que tout dans l'esprit d'Angela.

Enfin, les rideaux s'écartèrent et Pierre apparut sur le balcon. Il avait sombre mine en regardant ses frères et Anna à ses pieds. A le voir, ils perdirent tout espoir. Alors la face de leur aîné s'éclaira d'un large sourire et il leur dit :

— Eh Mario, monte andouille et toi aussi Anna, tu peux venir !

De bonheur, le jeune couple s'étreignit, s'embrassant à pleine bouche avant de se précipiter vers l'entrée de l'immeuble.

— Et moi, s'inquiéta Joseph.

— Toi aussi, elle te demande seulement d'attendre un peu à la cuisine. Mais elle m'a dit que pour patienter elle t'avait fait des cannollis au chocolat à s'en lécher les doigts !

FIN